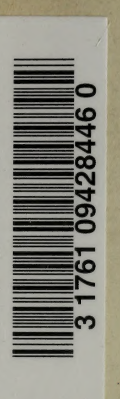
Fascicule N° 10

Prix : UN franc



Journal

d'un

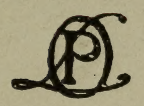
Bourgeois de PARIS

pendant

LA GUERRE DE 1914

par

GEORGES OHNET



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES & ARTISTIQUES

50, Chaussée d'Antin, PARIS

JOURNAL
d'un Bourgeois de Paris
PENDANT
LA GUERRE DE 1914

Fascicule X

Les gens qui se piquent d'étudier les mobiles secrets qui décident des résolutions politiques assurent que dans les conjonctures actuelles, ce qui a primé tout, dans l'esprit de Ferdinand de Bulgarie, ce fut la haine du Serbe. Il n'a jamais pu digérer le dénouement de l'aventure de 1913. Sa défaite, son humiliation, le salut de son peuple assuré par l'intervention Russe qui le tira des mains de ses anciens alliés devenus par sa faute ses ennemis exaspérés, tout cela lui était resté comme un poids sur le cœur. Il a tout subordonné à sa vengeance. Avant tout, frapper le Serbe, le tenir sous son genou, et l'égorger, avant de le détrousser. Au lieu de se servir d'une épée Ferdinand a préféré jouer du couteau. Il s'est dit : Les Russes sont tenus en

échec par les Allemands. Les Anglais et les Français sont immobilisés dans leurs lignes. La Grèce ne veut pas bouger, pour se conformer aux désirs du Kaiser. Les Roumains hésitent et tâtonnent. L'instant est propice. Aidé des Austro-Allemands, je vais jeter bas le Serbe et lui scier le cou à loisir, avant de le dévaliser. Enfin, je pourrai donc lui payer les avanies que j'ai dû subir, quand mon armée a été vaincue par la coalition balkanique. J'aurai enfin la Macédoine, j'aurai la Serbie, j'aurai l'Albanie, et je prendrai pied sur le littoral de l'Adriatique. Ayant des débouchés sur la mer Noire, sur l'Égée, je donnerai l'essor à ma marine et je prospérerai par le commerce. Je serai le maître des provinces danubiennes, si riches, et le rêve entrevu de Constantinople conquis par moi, pourra un jour être réalisé.

Si ces chimères n'ont pas emporté dans leur vol, le Tzar des Bulgares, vers sa destinée, il faut renoncer à expliquer sa folie. Mais il n'est pas douteux qu'elle peut lui coûter cher. D'abord, il n'est pas du tout sûr que la diversion annoncée par les Austro-Allemands et qui jetterait trois cent mille hommes sur la Serbie, puisse se produire. Ce sont bien des cent mille hommes pour des belligérants qui paraissent à court de

réserves sur les deux fronts où ils combattent, et n'avoir que bien peu de monde sur le troisième front, qui est celui des Italiens. L'offensive allemande en Russie est arrêtée, ou extrêmement ralentie. La défensive, gardée en France, a subi de graves échecs sur tout le front, et il paraît difficile de réduire les effectifs. On dit même que des troupes sont ramenées de Russie, pour boucher les trous faits dans les armées par les rudes batailles de Picardie et de Champagne.

Alors que peut bien espérer Ferdinand? Il était vanté comme un très habile politique, et jusqu'à présent tout ce qu'il a fait a été au rebours du bon sens. Dans la situation si périlleuse où il s'est placé, rien ne servirait de lui adresser quelques épithètes violentes. Il n'en vaut pas la peine. C'est un pauvre souverain, un vilain homme, et qui va subir, à brève échéance, la peine de ses méfaits.

*
* *

Dans ce charmant Japon, si coquet, si propre, si frais, l'industrie tout entière travaille pour fournir à nos alliés russes le matériel qui leur

est nécessaire. L'Empire du soleil levant s'est croisé, avec les civilisés d'Europe, contre les Barbares qui voudraient asservir le monde. L'intelligence affinée et clairvoyante des Japonais s'est, une fois de plus, affirmée en cette occasion. Ils ont tout de suite compris de quel côté il fallait se ranger pour être avec l'honneur. Les Samouraï sont des chevaliers. Ils l'ont bien fait voir. Noble et fier Japon, pays des petits hommes actifs et braves, des petites mousmées élégantes et fines, des petites maisons vernies, légères et soignées, grande nation digne d'aller de pair avec les plus grands peuples du monde, votre amitié nous est précieuse et nous saurons nous en souvenir.

*
* *

Je ne sais pas si le troisième emprunt de guerre pour lequel l'Allemagne a été pressurée jusqu'aux moëlles est un succès, comme l'affirment toutes les gazettes d'outre-Rhin, et comme le proclament tous les agents du gouvernement. Je ne le crois pas.

On donne sur les étranges procédés de souscription autorisés, et même conseillés par les

pouvoirs publics, des renseignements tellement extraordinaires, que si la moitié seulement de ce que l'on raconte est vrai, il est entré dans les caisses impériales beaucoup plus de papier que de numéraire. Les Allemands paraissent ne vivre, au point de vue financier, que sur ce que, dans la banque, on appelle des circulations. Veut-on mettre en parallèle l'emprunt fait en Amérique, par la France et le Royaume-Uni? En quelques jours et sans le moindre effort, sans réclame, sans objurgations, le plus simplement du monde, deux milliards cinq cents millions ont été réunis. Et, si besoin est, on doublera la somme. Les Allemands d'Amérique qui ont tout fait pour entraver la souscription, enragent de sa réussite. Ils ne se rendent pas compte qu'ils sont pour moitié dans le succès. C'est leur violence, leur mauvaise foi, leur partialité, qui ont révolté la conscience des Américains de pur sang, et qui les ont poussés à réagir. Les Dumba, les Bernstorff, les Papen et Cie, tous les indésirables de là-bas ont été les meilleurs agents de propagande en faveur de l'Entente. Et voilà ce qu'on n'arrivera jamais à faire comprendre à des Allemands.

*
* *

Il y a pour nous autres, gens de la Quadruple Entente, deux Suisses. Nous appellerons l'une la Suisse assise, l'autre la Suisse debout, comme pour les pièces de monnaies. La Suisse assise nous est favorable : elle passe. La Suisse debout nous est hostile : elle ne passe pas. La Suisse assise, qu'elle soit allémane ou romande a été admirable pour nous. Elle a secouru nos blessés, accueilli nos prisonniers, recueilli nos fugitifs. Et tout ce qu'un peuple a de cordialité pour la souffrance, elle nous l'a montré.

Mais dès qu'il s'est agi d'établir les infamies, les cruautés, les violences dont s'étaient rendus coupables les Allemands, la Suisse s'est mise debout et nous a traité avec une incroyable rigueur : rien n'a plus passé. Son cœur était visiblement avec nous. Sa raison était avec les Allemands. A l'heure présente, la Suisse allémane n'est pas très convaincue que les Teutons ont ravagé la Belgique, incendié les villes, les églises, les palais, les bibliothèques, massacré les civils, violé les femmes et assassiné les prêtres devant les autels. En tout cas elle ne

veut pas qu'on le lui dise. Et elle a interdit la vente sur son territoire non seulement des livres de M. Bédier, composés avec des témoignages allemands irrécusables, mais encore elle a défendu la vente des documents officiels émanant du gouvernement français, traduits en allemand. Enfin elle a mis opposition à la représentation des vues, prises par M. Fuglister, des ruines des villes belges, des cathédrales, de tous les monuments artistiques détruits par la brutalité allemande.

La Suisse, soit qu'elle craigne d'irriter le monstre qui est baugé à ses portes, soit qu'elle ne puisse se décider à croire un Germain capable de tels crimes, réserve ses appréciations, se cantonne dans une neutralité inexorable, et refuse sa pitié aux victimes qu'elle a d'autre part, si tendrement secourues. Bizarre assemblage de générosité et d'égoïsme. Mais ce qui pour nous, domine tout, c'est la générosité. Nous ne pourrons jamais oublier la charité, la douceur, la tendresse des Suisses pour nos blessés et nos prisonniers. Et nous laisserons au temps le soin d'éclairer leur esprit, et de le mettre au diapason de leur cœur.

*
* *

La nouvelle du jour est la démission de M. Venizelos. Hier, à la Chambre, il avait dans un discours énergique affirmé l'obligation pour la Grèce de respecter le traité d'alliance avec la Serbie, et dans le cas où la Bulgarie attaquerait le roi Pierre et son peuple, de leur porter secours, même s'il fallait combattre les Allemands. Le roi Constantin, à la suite de cette déclaration a fait venir M. Venizelos et lui a fait connaître qu'en cas de conflit, il serait impossible à la couronne de suivre le gouvernement *jusqu'au bout.* En grec, ou en français, ces paroles signifient que s'il faut combattre les Allemands, le roi Constantin ne marchera pas. Voilà donc *Tino*, qui fait encore des siennes, sous l'impulsion de la reine Sophie. Car il n'en faut pas douter, ce sont les sentiments germanophiles de la Cour d'Athènes, soigneusement entrenus par la sœur du Kaiser, qui prédominent sur le sentiment national. La Grèce, et Venizelos qui incarne le patriotisme hellène, sont pour la Quadruple Entente. Constantin, la reine et l'entourage du trône, ne respirent que pour l'Allemagne.

Eh bien ! Voilà une situation nette ! Il fallait s'attendre à quelque anicroche du côté de la Grèce et de son Roi. Ces déracinés de famille souveraine que l'on implante dans un sol étranger pour en faire des princes ou des rois, donnant toujours de mauvaises greffes. C'est comme les plants américains, dont on s'était servi dans le Bordelais, après la destruction des vignes, par le phylloxéra. Il avait fallu des années pour qu'ils produisent du vin de Bordeaux. Constantin, qui est cependant de la seconde génération n'est pas encore Grec. C'est un Danois, en extase devant la culture allemande et qui obéit à une Prussienne, qui porte les culottes dans le ménage. Il n'a aucune des traditions grecques. Il ne se souvient pas de la longue fraternité greco-française. Il n'a pas dans la pensée l'enthousiasme des grands jours glorieux de Navarin, de Missolonghi et de la Morée. Ce naturalisé grec ne peut pas penser comme un descendant de Canaris. Son cœur ne se soulève pas à l'idée de favoriser le Turc. Et quand Venizelos parle à la Grèce, qui l'accclame, de ses devoirs patriotiques et de son rôle national, Constantin soucieux se demande ce que le Kaiser va en penser à Berlin. Voilà ce que rapporte à un peuple l'intrusion

d'un étranger et son élévation au trône.

Dans les Balkans, il y a, en ce moment, quatre souverains, dont les résolutions sont la démonstration même de ce que j'avance. Ce sont Constantin, en Grèce, Ferdinand, en Bulgarie et un autre Ferdinand en Roumanie, tous des étrangers, et le seul Pierre de Serbie, qui lui est un Karageorgevitch, descendant d'un des héros Danubiens. Lui seul est en accord complet avec son peuple, lui seul tient fièrement le drapeau national, et combat aux avant-postes, bravant la mort pour la patrie. Les trois autres, de sang allemand, inquiets, troublés, rusant, politiquant, en admiration devant le monstre teuton, aveuglés par le prestige ancien, ne pouvant pas se décider à agir en Rois et continuant à faire figure de principicules germaniques.

Voilà cependant, la seconde fois que Constantin joue l'Angleterre et la France, et la seconde fois qu'il renvoie Venizelos, dans des circonstances décisives. La première fois, en nous refusant le corps d'armée promis pour les opérations dans les Dardanelles, il nous a fait manquer la surprise et le succès rapide. Aujourd'hui, il juge que le traité d'alliance avec la Serbie n'est qu'un « chiffon de papier » suivant la tradition de M. de Bethmann-Holwegg, son

inspirateur écouté et il abandonne son alliée à la traîtrise bulgare, et à la brutalité allemande. Pour la seconde fois, il commet la faute qui pourra coûter à la Grèce son indépendance et sa grandeur. La destinée de ce fier peuple Hellène, qui a si bravement combattu en 1913 contre le Bulgare félon, est inscrite dans ce dilemme : ou l'Allemagne sera victorieuse de la Quadruple Entente, et jamais Salonique ne reviendra à la Grèce ; ou la Quadruple Entente aura le dessus, et la Serbie aura ce qu'elle voudra prendre de la Grèce.

Voilà dans quelle impasse le roi Constantin, aidé par la reine Sophie et la camarilla germanophile de la Cour d'Athènes, a conduit le peuple grec. Par deux fois Venizelos a voulu lui faire remplir son devoir et accomplir sa haute destinée. Par deux fois, il a eu les ailes brisées par son maître. L'honneur de Venizelos est intact. Son rôle historique est intact. Mais qu'importe à un tel patriote d'avoir raison, s'il ne peut faire triompher ses nobles vues et réaliser ses grands rêves ! Venizelos n'a pensé qu'à sa patrie. Constantin n'a pensé qu'à son ménage. Pauvre Grèce ! Triste Roi !

*
* *

Il faut revenir un peu en arrière pour parler de l'affaire si extraordinaire du colonel russe Massouniédoff. Il nous est arrivé par les journaux neutres des renseignements incroyables sur l'aventure de ce chef de la gendarmerie, qui disposait de toute la police à Saint-Pétersbourg, et qui se servait des pouvoirs qu'il possédait pour trahir son pays au profit des Allemands. Ce mouchard, fortement protégé par des personnages considérables, on va jusqu'à dire par le ministre de l'Intérieur, avait été dénoncé à différentes reprises. Inutilement. Il fallut qu'il continuât ses exploits à l'armée d'opération, pour que sa culpabilité fût enfin reconnue et qu'il subît le juste châtiment de ses crimes contre sa patrie. Il fut pendu. Mais, pendant un an, il avait eu le loisir de dénoncer à l'État-major allemand, tous les plans, tous les mouvements du grand-duc Nicolas, et contribué dans la plus large mesure aux échecs subis par nos alliés. Pendant des mois, ce n'est plus un secret pour personne, l'armée russe manqua d'armes et de munitions. Le Massouniédoff pré-

venait les Allemands des points faibles sur lesquels il fallait attaquer, et livrait ses compatriotes presque sans défense, à la furie germanique. Ce fut la chance heureuse d'une prise de documents faite sur un prisonnier allemand par les troupes françaises, qui amena la découverte de la vérité. Le général Pau fut chargé de prévenir l'État-major russe et de lui remettre les preuves de la trahison du colonel Massouniédoff. Heureusement pour se réconforter l'esprit après la constatation d'une infamie pareille, qui rabaisse si misérablement l'humanité, nous avons le spectacle du dévouement des braves qui sacrifient tout au culte de la Patrie. Et pour une canaille qui vend son pays, il y a des millions de héros qui tiennent à honneur de mourir pour lui. Mais combien les trahisons d'un Massouniédoff ont-elles coûté de vies qui auraient pu être épargnées ?

*
* *

Il faut que les Français, nos concitoyens et nos frères, aient un rude moral pour supporter, comme ils le font, les événements qui se suc-

cèdent formidables et tragiques, sans que rien les y prépare, les leur fasse connaître, et leur en montre le développement. Nous vivons, on peut le dire, dans l'ignorance à peu près totale de ce qui se passe, et nous n'apprenons les péripéties du drame dans lequel nous tenons un rôle, et qui n'est pas des moindres, que quand elles sont périmées et presque sans intérêt.

Nous jouons littéralement au colin-maillard. On nous a attaché un bandeau sur les yeux et chaque fois que nous faisons mine de lever le nez pour tâcher, par-dessous, de voir quelque chose, on nous crie : Ça n'est pas de jeu ! Vous ne devez pas regarder !

Et ce peuple si renommé pour sa turbulence et son horreur de la contrainte, supporte patiemment le bandeau qui l'empêche de constater ce qui s'agite autour de lui. Il s'en fie à ceux qui se sont attribué la charge de le conduire, et aveugle par consentement, il marche à tâtons dans les ténèbres de cette guerre, versant son sang, versant son or, versant ses larmes. Voilà seize mois que cela dure, sans une révolte de sa part. On dit cependant qu'il est difficile à gouverner. Pas, certes, quand la patrie est en danger. Il a suffi qu'on s'adressât à sa loyauté,

à son dévouement, à sa confiance, pour obtenir de lui toutes les abdications, tous les sacrifices. Il a donné un blanc-seing à son gouvernement, à charge pour lui, de sauver le pays.

La tâche est immense. Mais le geste est sublime, de ce peuple qui remet dans les mains de ses gouvernants, les clefs de ses trésors, de ses arsenaux, la vie de ses enfants, l'honneur de ses femmes, la sécurité de ses foyers, et qui attend, avec patience, l'issue d'une lutte mortelle, sans une récrimination, sans une exigence, sans une révolte. Nulle part, en ce monde, on ne trouverait le pareil. Quand on écrira l'histoire de cette guerre, le peuple de France, si on lui rend justice, aura une page admirable consacrée à son abnégation et à sa patience. Son endurance méritera d'être égalée à l'héroïsme de ceux qui auront combattu pour arriver à la victoire.

*
* *

J'ai rencontré mon ami du cercle. Il n'était pas tout pensif, comme Hippolyte, sur le chemin de Trézène. Il foulait d'un pied alerte l'asphalte du boulevard. Il fondit sur moi, me prit, sui-

vant son habitude détestable, par un bouton de mon paletot et d'une voix claironnante il me dit :

— Eh bien ! cette fois nous les tenons !

— Qui ça ?

— Comment qui ça ? Mais les Allemands, les Teutons, les gens de la Kultur et de l'incendie, les bandits de Guillaume, plus ignobles encore de s'être alliés aux Bulgares, après les Turcs ! Oui, mon cher, nous avons à présent de quoi leur répondre. Et nos pièces lourdes viennent de démontrer que nous pouvons disposer d'eux quand nous voudrons et où nous voudrons !

J'ai regardé mon ami du cercle avec mécontentement. J'ai horreur des affirmations hasardées, et son optimisme m'a déplu bien davantage encore que son pessimisme. Je l'aimais presque mieux la tête entre ses genoux que la crête levée et jouant le Chantecler déclamant l'hymne au soleil. Je lui ai demandé :

— Qu'est-ce qu'elles ont donc de si extraordinaire ces pièces lourdes que n'aient pas celles des Allemands ?

— Leurs explosifs ! Tout simplement. Les obus de nos pièces sont chargés d'une substance détonante si formidable dans ses effets que ni coupole, ni cuirasse, ni béton, ni épaisseur de terre ne peuvent lui résister. C'est

infernal. Et vous en avez vu l'effet en Champagne et en Picardie. Les Allemands se croyaient inexpugnables. Von Kluck avait dit : « Nous ne prendrons pas Paris. C'est entendu. Mais les Français ne prendrons pas Vouziers. » Eh bien! Nous prendrons Vouziers » comme nous venons de prendre Tahure, comme Souain, comme Somme-Py et le reste. Ce n'est plus qu'une question de préparation, de soin, et d'arrosage avec nos projectiles.

Et léger comme un sylphe, mon ami du cercle s'en fut. Il était temps, mon bouton ne tenait plus que par un fil.

*
* *

Tout ce que m'a raconté l'ami du cercle est exact. Nous possédons la supériorité de l'artillerie, dès à présent, et les Allemands ont été extrêmement contrariés d'avoir à le constater. Ceci change du tout au tout, la situation militaire, sur le front occidental. On comprend que le Kaiser ait fait revenir à la hâte plusieurs corps d'armée de Russie — mais cela ne lui servira de rien. La matière combattante commence à lui manquer, et voilà qu'il ouvre un

quatrième front de guerre, comme pour épuiser plus vite ses dernières ressources. Les attaques sur Tahure et sur Souain, qui vont nous donner de si grands avantages pour les opérations à venir, ont jeté la stupeur dans l'État-major allemand. La rudesse de notre offensive paraît avoir paralysé le mordant habituel des troupes allemandes. La maîtrise tactique nous appartient nettement. L'opinion semble se faire jour, dans les conseils de l'ennemi, que si la guerre de tranchées ne peut plus arrêter notre marche en avant, il faudra recourir à la guerre de mouvements.

Rien ne pourrait nous être plus favorable. Nos canons seront toujours pareils à eux-mêmes, qu'on les emploie pour ruiner des fortifications, ou des masses de manœuvre. Et de plus nous pourrons enfin user de nos facultés manœuvrières. Je crois que le jour où les Allemands se mettront en ligne, en face de nous, dans une large plaine, même avec l'avantage de la position, ils ne pèseront pas lourd. Ayons l'occasion de leur jeter une trentaine de mille hommes de cavalerie, sur le dos, et nous verrons s'ils trouveront le temps de brûler les villes et les villages en se retirant. On sait de quel train ils ont couru devant

nous, à la Marne. L'arrivée des bandes de von Kluck à Compiègne, éperdues d'épouvante et criant avec des gestes fous : *Gross malhour* ! ne ressemblait plus à leur entrée, au pas de parade, rythmée par le sourd roulement de leurs tambours plats et l'aigre stridence de leurs fifres. Nous reverrons, sur nos routes de France, la course des Teutons en déroute. Mais ce sera pour la dernière fois. Et malheur aux traînards!

*
* *

Décidément le bluff est la manifestation préférée du Pangermanisme. Nous commençons à nous y faire et nous ne nous laissons plus impressionner par les grands gestes et les grands mots du Kaiser, de son État-major, de sa diplomatie, de son peuple, car ils agissent tous en accord parfait, c'est une justice à leur rendre. La dernière trouvaille teutonne : la percée sur Constantinople, après les percées sur Paris, sur Calais, sur Varsovie, sur Pétrograd, toutes manquées, malgré les airs de préparation mûrie et systématique que nos ennemis affectent de lui donner, ne nous a pas consternés. Nous la pressentions, à l'heure même où

les Allemands n'y pensaient pas encore. Mais aujourd'hui, pour donner plus de poids à ce plan suprême et mirifique, on voudrait nous faire croire que la guerre n'a été déclarée par l'Autriche et par l'Allemagne que dans l'unique espérance de s'emparer de Constantinople, de l'Asie Mineure, de la Perse et de l'Égypte. Voilà la dernière invention de Guillaume. La guerre en Belgique et sur le front français, diversion, pour détourner l'attention de la France et de l'Angleterre du véritable point d'attaque qui était sur le Danube. L'offensive en Pologne, diversion, pour briser les Russes sur leur propre sol, et les détourner d'intervenir sur le Danube.

Mais, à présent que le front occidental est barré par une défensive invincible, que le front oriental est fixé en Volhynie et en Livonie, on peut démasquer la vraie manœuvre, et foncer sur la Serbie pour aller sur le Bosphore tendre la main aux Turcs, et, avec eux, marcher sur Suez, clef des Indes, et boulevard de la puissance anglaise. Voilà ce que ce stratège de cirque, ce matamore effaré qui se nomme Guillaume II a inventé, en dernière analyse, pour ébaubir ses sujets, dont l'admiration avait baissé de plusieurs degrés. Et comme l'exécution pour lui

suit de près la conception, à peine s'était-il engoué de ce nouveau plan, qu'il expédiait son sous-Hindenburg, le maréchal von Mackensen, à Témesvar et commençait les hostilités.

S'il était vrai que la grande pensée du Kaiser fût l'offensive en Serbie, et que toutes les opérations dans lesquelles, depuis quinze mois, il a détruit son armée, ne fussent que les préliminaires de la marche sur Constantinople, il faudrait vraiment plaindre Guillaume II, car il serait alors plus insensé qu'on n'aurait jamais pu le supposer, même sans bienveillance. Avoir déjà trois fronts de bataille sur lesquels les affaires ne marchent pas bien, et volontairement en attaquer un quatrième, plus excentrique, plus difficile, plus dangereux que tous les autres, pour s'en aller à des milliers de kilomètres, par delà les mers, les monts, les déserts, à l'autre bout du monde, chercher des ennemis qu'on a si près de soi, en Champagne, en Picardie et en Alsace, ce serait le suprême degré de l'infatuation. Et avoir combiné ce plan, de longue date, dès le début, et lui subordonner toutes les autres entreprises, allons, ce serait du délire.

La vérité est beaucoup plus simple. Le Haut Seigneur de la guerre, sentant la victoire,

qu'il croyait bien tenir en Russie, échapper à ses lieutenants, voyant l'offensive anglo-française se ranimer violente et heureuse, en Flandre et en Champagne, effrayé des conséquences qu'un changement de front pourrait avoir au point de vue matériel pour ses armées, et au point de vue moral, pour son peuple, essaye de nous entraîner à user nos réserves dans une guerre lointaine, pour laquelle il s'est ménagé le concours du mercenaire Ferdinand de Bulgarie. Il va lui en coûter cinquante millions de marks par mois, pour faire écharper les Slaves du Danube, par les alliés des Slaves de Russie. Il sait très bien que cette diversion ne peut être de nulle conséquence pour nos affaires en France, et que notre offensive n'en sera pas arrêtée. Mais il pense que pendant que l'Europe attentive suivra la lutte engagée dans les Balkans, elle sera moins émue par ce qui se passera en Champagne et en Volhynie, et que la guerre pourra ainsi se ranimer un peu et traîner jusqu'à un arrangement qui sauve la face et permette de traiter dans des conditions qui ne seraient pas trop désastreuses pour les Allemagnes.

Erreur! Rien ne sera changé. Quoiqu'il arrive dans les provinces Danubiennes, la fin de la

guerre ne peut pas être obtenue autre part que sur le sol Français, ou dans les plaines de Belgique. Ce ne sont pas les victoires Russes en Galicie, ni Lemberg et Przémysl, et les Carpathes, et l'invasion de la Prusse orientale qui ont porté le coup mortel à la puissance offensive de la machine militaire allemande. C'est la bataille de la Marne, ce sont les batailles des quatre Rivières, de l'Yser, d'Ypres. C'est sur le front occidental que la décision doit être obtenue. Et comme il est démontré aujourd'hui, formellement, que les Allemands sont impuissants à l'obtenir, ils s'en vont ailleurs, pour faire vie qui dure et donner l'impression du puissant et du grandiose, qui est nécessaire à leur mégalomanie.

Et toutes ces manifestations, ces opérations, ces déclamations ne sont que du bluff, comme je l'ai dit, en commençant. Il faut aller au secours de nos braves Serbes, qu'il serait déshonorant d'abandonner à leur seule vaillance héroïque. Nous ne sommes pas des Grecs pour nous conduire ainsi. Mais ne distrayons pas de nos armées, un seul élément nécessaire à notre offensive. Ne perdons pas de vue, un seul moment, que nous vaincrons ici, pour tout le monde. Et que tout ce qui se passera ailleurs,

sera sans importance si nous rejetons les Allemands au Rhin, et plus loin encore.

Ceux qui doivent se porter à la défense des Serbes, et sans un instant de retard, ce sont les voisins immédiats : les Russes et les Italiens. Les Russes par Varna et Bourgas. Les Italiens par le Monténégro et Durazzo. Et tenons pour certain qu'il sera impossible à la Grèce et à la Roumanie de se dérober au devoir de combattre les Germano-Bulgares, s'ils ne veulent pas renoncer à jamais à leurs ambitions nationales.

*
* *

Hier, aux Invalides, pour compter et admirer les canons pris aux Allemands dans les derniers combats en Champagne et en Picardie, il y avait foule. Ce sont de laids modèles que ces produits de Krupp, et vraiment ils sont représentatifs de la lourdeur et de la brutalité teutonnes. Ce n'est pas notre élégant et fin 75. Le public ne s'y trompe pas. Il examine les engins avec un air de curiosité dégoûtée.

Il se trouve en présence d'un engin de guerre qui donne l'impression de la puissance,

mais qui n'a pas été étudié dans ses formes par un artiste. Et puis, surtout, il a l'air d'une mauvaise copie. On devine que les Allemands ont plagié notre canon, mais, faussaires maladroits, n'en ont reproduit que certaines parties, et non les meilleures. Et c'est la vérité. Le 77 allemand a été raté par Krupp, parce que l'artillerie française a eu l'habileté de se laisser dérober les plans d'un modèle de canon qui n'était pas le modèle définitif, adopté, établi par le commandant de Bange et qui fut perfectionné par le capitaine Sainte-Claire-Deville. Leurs espions les ont trompés, dans cette importante conjoncture. Et pour avoir voulu être trop malins, les Allemands ont été dupés, et il leur en a coûté cher. Car jamais leur canon de campagne n'a pu tenir devant le nôtre. Et leur 77 est de la camelote allemande comparé à notre 75, chef-d'œuvre de fabrication française.

C'est ce qu'un officier, très simplement, expliquait à trois jeunes filles, qu'il accompagnait, hier, dans la cour des Invalides, par ce beau dimanche d'octobre, digne de l'été, et où les feuilles jaunissantes tombent cependant, annonçant l'hiver. Ce brave soldat avait le bras droit en écharpe et la tête bandée. Il portait sur la poitrine la croix de la Légion d'honneur et la

croix de Guerre. Les jeunes filles l'écoutaient avec un air d'admiration. On sentait qu'elles le trouvaient beau, séduisant, charmant, avec sa tête emmaillottée, et son bras blessé. L'une d'elle, du bout de son ombrelle fouettait la culasse du lourd canon, tout noir, qui servait à la démonstration, et rien ne pouvait dépasser le mépris haineux de ce geste de jeune fille frappant le canon prisonnier. C'était toute l'armée allemande qu'elle fustigeait de ce coup d'ombrelle sur la culasse vide. Les massacres, les destructions, les infamies de Louvain, de Reims, de Soissons, d'Ypres, étaient déjà punis par ce geste d'une jeune Française, cravachant le monstre désormais impuissant. Et je devinais qu'elle pensait, en frappant : Tu as peut-être tiré sur les hôtels de ville, sur les cathédrales, sur les ambulances, sur les châteaux inoffensifs, sur les chaumières paisibles, vilain canon, qui, maintenant, est frappé par l'ombrelle légère d'une femme. Que n'es-tu de chair, au lieu d'être d'acier, pour en sentir le cinglement et la flétrissure. Va, tu es laid, canon sans honneur, à côté de notre brillant 75, qui, lui, n'a que de la gloire à son actif.

Le groupe des jeunes filles passa, conduit toujours par l'officier blessé, et la foule suivit,

plus nombreuse, plus curieuse, plus ravie, entre les files nombreuses des trophées que chacun peut dénombrer, et dont pas un communiqué allemand ne s'est décidé à avouer la capture.

*
* *

Le duc de Montpensier vient d'asséner sur la tête de son cher oncle le Tzar des Bulgares, Ferdinand de Cobourg, une lettre, qui pèse cent kilogs. Il l'a prise évidemment pour une tête de Turc. Après son apostasie, un neveu même, pouvait s'y tromper. Mais quelle lettre ! On ne s'invective décidément très bien qu'en famille. Voici ce petit morceau de littérature épistolaire :

Au Tsar Ferdinand, Sofia.

Londres, 7 octobre 1915.

Mon oncle, je t'adressais, il y a trois ans, les témoignages émus de ma fervente admiration, après tes victoires contre les Turcs. J'étais fier des liens de parenté qui nous unissaient, je considérais avec orgueil les progrès de ce que tu appelais, toi-même, la « croisade sacrée », et je devinais, en ton âme, la secrète ambition de faire glorieusement retentir un

jour sur les parvis de Sainte-Sophie de Constantinople les sabots de ton cheval de bataille...

Aujourd'hui, brisant outrageusement les liens de la reconnaissance que tu dois à la Russie libératrice, trahissant les aspirations nationales de ton peuple, tu te jettes, toi, prince de race française, dans les bras de ces mêmes Turcs, tes ennemis hier, devenus par surcroît les ennemis de la France.

Entre l'âme si généreuse, si noble de cette admirable France, versant son sang pour la défense de ses foyers menacés ; entre ces glorieux alliés, combattant généreusement pour la plus noble des causes, celle de la liberté des peuples... et les bandes barbares : pillards, assassins et traîtres, ton cœur dégénéré t'entraîne vers ces derniers.

Ta sainte mère, ma tante Clémentine, fille d'un roi de France, et si fidèlement française, tes oncles, les nobles et purs soldats, Orléans, Aumale, Nemours, Chartres, s'ils entendent les bruits de la terre, se soulèvent dans leur tombe pour te jeter malédiction à la face.

Et moi, qui t'adressais si souvent, notamment le jour de ta fête, qui était aussi la mienne, mes vœux affectueux et tendres, moi qui voyais en toi un fils de France honorant sa Maison, je te renie, aujourd'hui, je ne te connais plus et je t'abandonne à tes apostasies, à tes remords... à tes Turcs et à tes Boches ! ! !

FERDINAND D'ORLÉANS,
Duc de Montpensier.

On citait à l'occasion de ce poulet, une autre missive que, dans une circonstance moins tragique, M. Groult, le grand collectionneur, avait adressée au même Ferdinand qui n'était alors que prince de Bulgarie. Notre Cobourg avait fait demander à M. Groult, par un ami commun, l'autorisation de visiter sa galerie. Le richissime fabricant de pâtes alimentaires avait répondu avec empressement, et laissé entendre que si Son Altesse daignait y consentir, il se ferait un honneur de la recevoir à déjeuner, avant la visite. Ferdinand, paraît-il, avait été fortement offusqué par l'audace de M. Groult et s'était récrié : « Comment! ce meunier, avait pensé à le recevoir à sa table! Il était fou, sans doute! Entrer chez lui, comme dans un lieu public, passe encore! Mais y manger! » Le meunier Groult, à qui le propos fut rapporté, prit une belle feuille de papier et écrivit au prince pour s'excuser. Il n'avait certes pas eu la prétention de faire de ce déjeuner une cérémonie. Il aurait soumis à Son Altesse la liste des personnes, qui auraient pu être invitées... Et même, terminait-il, s'il convient mieux à Votre Altesse, je fermerai ma porte, et il ne se trouvera à ma table que le meunier, son fils, et... vous.

Cette réminiscence de La Fontaine ne plut pas à notre Ferdinand. Il ne visita jamais les chefs-d'œuvre du XVIII[e] siècle. Mais sa conduite dans l'affaire des Balkans prouve jusqu'à l'évidence qu'il est toujours resté le troisième personnage de la Fable du Bonhomme.

Nous avons tous, dans la Quadruple Entente, le chagrin d'être obligés de constater que les diplomates ont été très inférieurs aux soldats. Si nos généraux, et je parle de ceux de tous nos alliés, comme des nôtres, avaient été aussi faibles, aussi lents, aussi peu avisés que nos ambassadeurs, nous serions dans un pétrin à ne plus avoir même du pain K. K. à nous mettre sous la dent. Les Allemands ne sont pourtant pas transcendants. Leurs Bülow, Bernstorff, Vangenheim et autres n'ont pas fait merveille, ni à Rome, ni à Washington, ni à Constantinople. Et pourtant, ils ont roulé nos représentants avec une facilité désolante.

Quand on pense que, depuis un an, nos diplomates n'avaient pas encore pu arriver à voir clair dans le jeu de Ferdinand de Bulgarie, et que son accession au parti de l'Autriche et de l'Allemagne les jette dans la stupeur et le désarroi, c'est à se demander à quoi ils passent leur temps. Comme il était difficile de comprendre,

depuis le commencement des hostilités, que le Bulgare ne cherchait qu'une occasion de trahir les nations Balkaniques pour se jeter du côté des Empires du centre. Ces Barbares devaient se rejoindre pour travailler ensemble. Toute la question consistait dans le prix que les Allemands mettraient au concours de la Bulgarie. C'était un peuple à vendre. Il fallait l'acheter. Et c'est là que la diplomatie de la Quadruple Entente s'est montrée nulle. Du moment que pour avoir la Bulgarie à ses ordres c'était une question d'argent, il fallait payer. Il en coûte cinquante millions de marcks, par mois, aux Empires du centre, pour solder ces mercenaires. C'est pour rien. Surtout si les Bulgares sont payés en papier. Alors c'est vraiment une affaire hors ligne.

A récapituler les avantages que les Empires du centre ont fait à la Bulgarie, on comprend le délire de joie qui s'empare de Radoslavoff. Mais l'enthousiasme de Ferdinand, qui est infiniment plus malin que son ministre, m'étonne beaucoup. Comment, en voyant que l'Allemagne lui donne tout ce qu'il demande, et même un peu plus, Ferdinand demeure sans défiance? Ce Cobourg, au fond, serait-il de la pâte dont on fait les dupes? Il voit le Kaiser lui

donner non seulement toute la Serbie, toute l'Albanie, mais encore la Macédoine grecque et Salonique, et Cavalla et Cérès et Drama. Et cela ne lui met pas la puce à l'oreille. Il continue à rougir de joie, et, dans son ravissement congestionné, il crie à son peuple : Nous ne pouvions nous ranger qu'aux côtés du vainqueur. J'ai attendu jusqu'au dernier moment pour savoir à quoi m'en tenir. La victoire des Empires du centre est sûre : la Russie va succomber, ensuite la France, ensuite l'Italie et la Serbie. Et nous serons les maîtres des Balkans.

Il ne pense pas un seul instant à Tino et à Sophie, qui sont cependant bien près du cœur de notre Guillaume, il ne connaît plus rien que les promesses du Kaiser, et le bon traité qu'il a en poche. Ferdinand! Ferdinand, vous allez trop vite, mon ami, vous allez vous casser votre nez, et il est long! La Russie, la France et l'Italie ne seront pas abattues, comme vous le croyez et, du reste, dans vos pronostics vous avez oublié l'Angleterre. La joie de pouvoir frapper les Serbes dans le dos, vous emporte à des affirmations hasardeuses. Vous allez, de concert avec les Allemands et les Turcs essayer d'égorger ce vaillant petit peuple Serbe. Mais tout n'est pas fini, et vous comptez sans votre hôte. Voilà

Mackensen qui s'élance au delà du Danube, et qui enlève Belgrade. Il va s'enfoncer dans les montagnes de la Serbie. Grave affaire. Il n'est pas aisé d'y entrer. Il est bien plus difficile d'en sortir. Et les troupes des alliés débarquent à Salonique. Et le cri unanime de la Quadruple Entente est un encouragement à la Serbie, au secours de laquelle nous nous hâtons d'accourir. Le temps n'est plus de discourir, et l'heure de la diplomatie est passée. Il s'agit de se battre, et il faut que les quatre nations confédérées pour la défense des droits de l'Europe se montrent dans les champs Danubiens, en face des Austro-Germano-Turcs.

Là, il pourrait se produire des surprises sur lesquelles Ferdinand de Cobourg n'a point compté. L'évidence du danger doit réveiller la Roumanie, et éclairer la Grèce. Il est manifeste que, en ce moment, le destin des peuples Balkaniques se fixe. Si l'Allemagne et la Turquie sont victorieuses, les provinces Danubiennes deviennent le domaine de l'Autriche, et les peuples qui les occupent tombent au rang de vassaux. Est-ce cela que les Grecs, les Roumains et même les Bulgares ont voulu? La duperie dont ils sont victimes éclate aux yeux. Ils tremblent devant la menace alle-

mande ? Que leur faut-il pour les rassurer ? Que nous allions résolument combattre les envahisseurs de la Serbie ? C'est fait !

*
* *

Rien ne sera respecté par cette affreuse guerre. Les Allemands se sont installés aux lieux saints, et la Palestine est devenue, pour eux, un champ de manœuvres. C'est de là, qu'ils se flattent, à la tête des troupes ottomanes, de fondre sur l'Égypte et de s'emparer du Canal de Suez.

Tous les couvents de Jérusalem, appartenant à des communautés religieuses françaises, anglaises, russes ou italiennes ont été transformés en casernes. Des milliers de recrues s'exercent dans la plaine de Samarie et sur le mont des Oliviers, où les officiers allemands ont également fait élever des postes d'observation.

Une vaste butte de tir a été établie sur le Golgotha et les troupes turques s'y entraînent chaque jour, sous le commandement de sous-officiers instructeurs allemands venus de Constantinople. Toutes les routes de la Terre Sainte sont parcourues par des convois

de ravitaillement et de munitions, des autos militaires, d'immenses caravanes de dromadaires réquisitionnés pour le service de l'armée. Des milliers de paysans sont occupés à élever des retranchements sur les positions stratégiques désignées par l'état-major.

Les bords paisibles du lac de Tibériade sur lequel se fit la pêche miraculeuse, et Cana, où eut lieu la multiplication des pains, et tant d'autres lieux célèbres par les souvenirs lumineux de l'enfance du christianisme vont être bouleversés et ravagés au gré de la préparation militaire entreprise par les Allemands. Leurs vues sont longues. A peine ils ont mis le pied sur les rives du Danube, et déjà tous les pays d'Orient sont préparés pour la poussée germanique. Lorsque le Kaiser, il y a quelques années, fit son voyage à Jérusalem, et se montra avec une pompeuse escorte sur les ruines du temple, se proposait-il déjà de conquérir le monde, et dans son cerveau enfiévré par la mégalomanie, les grands rêves de domination universelle avaient-ils passé? Aujourd'hui, à l'en croire, il va renouveler les exploits d'Alexandre, et franchir le Granique, et faire boire ses chevaux dans l'Indus.

Fumées romanesques que le vent des réalités

se chargera de dissiper. Avant de traverser l'Asie Mineure, pour venir en Palestine, et remonter, par la mer Rouge, vers la Perse et vers l'Inde, il faut d'abord vaincre sur le Danube, et paraître à Constantinople. La distance est grande, l'effort à faire, presque surhumain. Mais c'est justement ce qui plaît au Kaiser qui s'estime un surhomme. Avant que la tâche soit accomplie, bien des événements peuvent se produire qui retarderont la marche de cette féerie guerrière. Nous pouvons briser le front de l'armée allemande, et la rejeter en Belgique. Nos alliés russes, dégagés de la pression sous laquelle ils ont été obligés de plier, peuvent reprendre l'offensive et reparaître en Pologne. Ces deux résultats sont presque la conséquence forcée de l'extension démesurée de l'action allemande. Car on ne peut être fort sur tous les points, et comme on dit chez nous : qui trop embrasse, mal étreint.

Il n'en faut pas moins admirer la prévoyance de nos ennemis, qui, fidèles à leur méthode d'organiser les choses, préparent des positions, élèvent des camps, instruisent des soldats, à l'extrême limite de l'Empire Ottoman, pour le cas où cela pourrait être utile. C'est avec cette prudence et ce soin, que bien longtemps avant

la guerre, ils avaient préparé des positions en France, sans que personne chez nous s'en émût, ou même y prêtat attention. Et c'est à la faveur de ces organisations que, le lendemain de la bataille de la Marne, ils trouvèrent entre Soissons et Noyon, des retranchements tout préparés pour abriter leur défaite et arrêter leur déroute.

*
* *

M. Alfred Mézières est mort, âgé de quatre-vingt-neuf ans, à Reilhon, près de Metz, dans la Meurthe-et-Moselle. Le Kronprinz avait délogé M. Mézières pour s'installer à sa place. Celui-ci n'avait eu d'autre ressource que de s'installer dans la petite maison de sa mère. C'est là qu'il est mort, dans les tristesses de l'occupation allemande, gardé comme otage par l'ennemi. Malgré de nombreuses démarches, même faites par des souverains, jamais, les Allemands n'avaient consenti à relâcher leur captif. Ils lui avaient permis de rester à Reilhon et ne l'avaient pas transporté dans un camp de concentration. Rare faveur et dont il faut les

louer. Tant de bienveillance ne leur est pas habituelle.

M. Alfred Mézières était un aimable vieillard, qui avait traversé la vie en n'y recueillant que des avantages. Il était arrivé, très jeune encore, professeur à Paris, après avoir passé par l'école d'Athènes. Très promptement, il avait bifurqué vers la littérature et la politique. Ses études sur Shakespeare lui avaient ouvert les portes de l'Académie Française, et ses opinions républicaines lui avaient valu de représenter l'arrondissement de Briey. Puis, il était devenu sénateur de Meurthe-et-Moselle, et pour son activité doublée d'une extrême bonne grâce, il avait été désigné à la présidence de très importantes commissions, dont la commission de l'armée, et de nombreuses sociétés, dont l'Association des journalistes républicains.

Il était mondain, très aimable et dînait beaucoup en ville. Je me rappelle avoir chassé avec lui, il y a longtemps, dans une des chasses princières des environs de Paris. On nous avait présentés l'un à l'autre et j'avais dit aussitôt : Ce n'est pas la première fois que je me trouve en face de M. Mézières, c'est lui qui m'a fait passer mon baccalauréat. Je le vois encore, les

bras au ciel, s'écriant : Ne me dites pas que je vous ai refusé! — Non certes, vous avez même été très aimable pour moi.

Il m'avait serré les mains avec effusion comme si je le tirais de la plus pénible situation. C'était un homme qui avait le désir de plaire, et qui y réussissait de la façon la plus heureuse. Le jour de cette chasse, où nous fîmes connaissante, le hasard d'une battue m'avait placé auprès de lui, et j'admirai avec quelle sûreté, posté le long du mur d'un potager, il tirait des lapins qui grimpaient dans des espaliers de pêchers pour se mettre à l'abri du massacre. Ils n'y parvenaient pas et le fusil académique en fit un grand massacre.

Ce fût certainement pour M. Mézières, ardent patriote, une grande tristesse de finir sa vie au milieu des envahisseurs de la France.

*
* *

Les hostilités ont commencé entre la Bulgarie et la Serbie. Il est grand temps que nous allions au secours de cet héroïque petit peuple. En faisant ses adieux à notre ministre, M. de Panafieu, qui quittait Sofia, Ferdinand de

Cobourg lui a dit d'un ton pénétré : « Je ne puis oublier que j'ai du sang français dans les veines. Et c'est une grande douleur pour moi de combattre votre pays. Mais les Allemands seront sûrement victorieux. Dites de ma part à la France d'être prudente. »

M. de Panafieu a fort bien répondu : « Je conseillerai à la France d'être prudente, après une bataille décisive. » Mais ne faut-il pas admirer l'impudence de ce Ferdinand, qui, après avoir trahi tous ceux qui se fièrent à lui, se permet de donner des conseils à ceux qui sont esclaves de leurs engagements, et ont tout sacrifié à l'honneur. Du reste, nous avons le choix dans les faiblesses, pour parler modérément, que nous offrent les Balkans. La Serbie vient d'avertir officiellement le cabinet d'Athènes que la Bulgarie avait violé son territoire et attaqué son armée. Elle faisait alors valoir en conséquences le *casus fœderis*, mentionné dans le traité d'alliance avec la Grèce.

M. Zaïmis a aussitôt répondu qu'il considérait que le cas actuel ne constituait pas le *casus fœderis*, prévu par l'alliance. Car la Serbie n'était pas attaquée par la Bulgarie *seule*, mais par la Bulgarie, en même temps que par l'Allemagne, l'Autriche et la Turquie. Le conflit

cessant d'être purement Balkanique, pour devenir nettement Européen, la Grèce était dégagée de ses obligations d'alliée. La réponse n'est-elle pas admirable ? L'astucieux Ulysse n'aurait pas trouvé ce biais pour sortir d'embarras! Plus le danger est grand, plus l'obligation de défendre l'alliée diminue. Si un seul brigand lui saute à la gorge, il y a obligation de courir à son secours. Mais si ce sont trois brigands réunis en bande, l'obligation tombe. La Serbie aussi. En attendant que ce soit le tour de la Grèce.

Car il est hors de doute que l'Allemagne compte asservir les provinces Danubiennes. Et le destin de la Grèce et de la Roumanie est fixé dans la pensée du Kaiser. Si nous n'y mettons pas bon ordre, ces insensés vont se laisser manger feuille à feuille, comme un artichaut. Mais déjà de tous les points de l'horizon les secours se rassemblent pour aider la Serbie, dans sa défense héroïque. Nous sommes à Salonique, avec les Anglais, et si nous étions bien inspirés, nous enlèverions de Gallipoli, toutes les troupes qui y font une besogne meurtrière et inutile, et nous les jetterions en Thrace où elles pourraient nous rendre les plus grands services.

L'erreur initiale a été de débarquer aux Dardanelles. C'était à Salonique ou à Dédéagatch

qu'il fallait aborder, il y a six mois. M. Briand l'a proposé, en conseil des ministres, paraît-il. Mais les Anglais préférèrent l'expédition navale contre les Dardanelles. Les vues de M. Briand étaient celles d'un homme d'action. S'emparer de Salonique, tout d'abord. Là mettre la Bulgarie en demeure de se prononcer et lui tenir ce langage : Vous êtes avec nous, ou contre nous. Si vous êtes avec nous, par file à droite, et marchons sur Constantinople par Andrinople et Tchataldja. Si vous êtes contre nous, je vous écrase, pour l'exemple, et je m'installe chez vous pour y faire la guerre sur le Danube.

Les Grecs et les Roumains n'auraient pas hésité à nous suivre, et nous n'en serions pas où nous sommes. Mais, dans notre embarras, nous avons, pour la seconde fois, la chance de trouver, afin de nous permettre de prendre les mesures nécessaires un petit peuple courageux qui répand tout son sang pour défendre son territoire. Aussi héroïque que la Belgique, la Serbie oppose à l'invasion Bulgaro-allemande, une barrière redoutable. Elle va défendre son sol pied à pied, et nous donner le temps de réunir des forces suffisantes pour réparer des fautes qui auraient pu être mortelles. Anglais, Russes, Français, Italiens, nous avons été systémati-

quement aveugles. Rien de ce qui se tramait dans les Balkans et qui, depuis six mois, cependant était assez inquiétant, ne nous a inquiétés. A présent, il s'agit de rattraper le temps perdu. Quand nous serons en force sur la Morava, il est probable que les Grecs et les Roumains, commenceront à comprendre le sens des mots, et que Mackensen à peine dégagé des marais du Pripet où il était fort embourbé, aura quelques difficultés à forcer les passes montagneuses de la province de Négotine.

*
* *

Le colonel Feyler, qui est l'oracle militaire du *Journal de Genève*, vient de publier un bien intéressant article sur la situation respective des forces belligérantes. Tout se réduit, pense-t-il, à une question d'effectifs. Quels sont ceux qui auront assez de soldats pour durer le plus longtemps.

Cependant il n'y a pas d'exemple de guerre qui ait fini, faute de combattants. Sans doute, mais pourquoi? Parce qu'il n'y a pas d'exemple de nation qui ait poussé l'héroïsme jusqu'au massacre complet des siens. Lorsque les plus

braves, ceux dont la résistance est la plus tenace sont tombés, puis ceux d'une seconde catégorie et peut-être d'une troisième, les moins énergiques cèdent. C'est le moment ou la volonté du vaincu est brisée et ou la paix peut être imposée par le vainqueur. Or, plus les fronts sont étendus, c'est-à-dire moins les troupes sont échelonnées en profondeur, plus rapide est la disparition des énergiques. A la proportion des morts au kilomètre courant s'ajoute leur multiplication par le nombre des kilomètres. C'est le cas de l'Allemagne. Quelle est la conséquence? La nation a d'abord perdu ses jeunes hommes. Les parents, les sœurs, les fiancées ont pleuré. Après les jeunes gens, il a fallu jeter dans la fournaise les individus plus mûrs. Les veuves pleurent maintenant, et les orphelins. Alors la mort passe aux têtes qui grisonnent. Les mères avaient pleuré leur fils, les femmes vont pleurer leurs maris.

Cependant la guerre ne finit pas. La victoire recule devant les bataillons décimés. Vainement ils jalonnent de cadavres les plaines de la Russie; comme la victoire, elles reculent devant eux. Et les fronts s'allongent; après la France, après la Russie, après l'Italie, les Balkans. Encore des kilomètres courants de tueries. La

proportion grandit de ceux qu'elles suppriment.

Les ennemis souffrent aussi, mais ils partagent entre eux leurs souffrances comme ils partagent les kilomètres du front. Ils perdent des hommes, jeunes ou mûrs, mais pour chaque allié la ligne de bataille moins étendue réduit le rapport des disparus à la population.

On s'explique ainsi pourquoi le calcul le plus intéressant est celui des pertes allemandes. Il ne s'agit pas de déterminer le jour où un dernier soldat survivra pour raconter la mort de tous les autres, mais de rechercher la proportion des disparus, le pour cent que l'Allemagne supporte et celui qu'elle ne supportera pas. Sur le champ de bataille non plus tous les soldats d'une armée ne succombent pas avant que leur général avoue la défaite. Il arrive même que tel général se reconnaît vaincu qui a subi moins de pertes que son vainqueur. C'est qu'il a dépassé le pour cent que son état d'esprit ou celui de sa troupe lui permettait de supporter à l'heure où le combat a pris fin. Il restait des hommes à tuer, voire en plus grand nombre que ceux qui l'avaient été, mais ce grand nombre ne se souciait plus de mourir. Le général a perdu la bataille.

Aujourd'hui, l'armée allemande est celle qui,

proportionnellement, combat sur la plus grande longueur kilométrique. Elle éprouve, par conséquent, les vides les plus rapides. Pour trois Allemands tués ou estropiés, par kilomètre et par jour, pendant une année sur 1.200 kilomètres en chiffre rond, les 70 millions d'habitants de l'empire perdent 1.300.000 hommes ou 1/54 de la population; et tout le monde, dans l'empire, le sait, donc en souffre. A atteintes égales, et sur 1.000 kilomètres de front, les 160 millions de Russes perdent 1/160 de leur population, soit trois fois moins, et cette perte, une foule de gens l'ignorent, donc n'en souffrent pas. Sur 400 kilomètres de front, les 40 millions de Français perdent 450.000 hommes, soit 1/90, population des colonies non comptée, qui réduit la proportion. Les Anglais perdent, sur 120 kilomètres, 1/346, sans tenir compte non plus des populations coloniales.

Admettons qu'un peuple dont le ressort moral serait très fort supporte la perte d'un trentième de sa population, soit le 3 p. 100 à peu près, ce qui équivaut, *grosso modo*, au 7 p. 100 de la population masculine valide de plus de 17 ans. L'Allemagne, à fronts et pertes restant égaux, en aurait encore pour un an de guerre, et nul ne lui contestera d'avoir fait une magnifique

résistance. Cela ne sauvera pas la réputation de son gouvernement, mais ce sera l'éloge de la nation, capable de racheter, par tant de vaillance, d'avoir mérité ses chefs. La France, la plus atteinte après l'Allemagne, en aurait pour deux ans, et la Russie et l'Angleterre pour beaucoup plus longtemps. Cette dernière, entre autres, serait en mesure d'étendre son front considérablement et même, après épuisement de la France, de la remplacer sur tout l'espace, de la Suisse à la mer.

Et de quelque façon que l'on envisage les choses, la situation du problème reste la suivante : l'Allemagne ne pouvait l'emporter qu'à la condition de l'emporter promptement. La France, l'Angleterre et la Russie étaient aussi braves et aussi fermes qu'elle. Elle ne pouvait les dominer qu'en faisant violence aux règles mathématiques, par une victoire brusquée. Elle a manqué par deux fois son coup : en France et en Russie. Nous nous retrouvons donc dans les termes de l'énoncé mathématique, et le triomphe de l'Allemagne est impossible. La Bulgarie pourra trahir, la Grèce pourra rester les bras croisés, la Roumanie pourra attendre le dernier moment pour marcher, rien n'y fera. La seule chose qui ne trompe pas c'est que deux et deux

font quatre, et non pas cinq. Et c'est assez rassurant, pour les gens qui ont besoin d'être encouragés.

*
* *

Après le duc de Montpensier, qui a asséné sur la tête de son bon oncle Ferdinand une lettre qui pesait cinq cents kilogr., voici le duc d'Orléans qui recommence à taper à tour de bras sur cette vilaine tête de Bulgare. La lettre de l'héritier du trône de France est moins véhémente que celle de son frère, mais elle ne rentre tout de même pas dans la forme usitée entre princes quand on a quelque chose à se dire. Et vraiment ils avaient quelque chose à lui dire, à ce Tsar des Bulgares. Voici la lettre du duc d'Orléans :

Sire,

L'attitude que Votre Majesté a cru devoir prendre dans la guerre actuelle, contrairement à sa politique antérieure, m'impose le triste devoir de prier Votre Majesté de reprendre les insignes des ordres bulgares dont Elle avait bien voulu m'investir — une première fois lors de la mort de votre vénérée Mère, et une

seconde fois lors de mon séjour en Bulgarie, pendant lequel Votre Majesté eut soin de me faire remarquer tout ce qu'Elle devait à la France.

J'ai dit à Votre Majesté de faire reprendre *ces insignes, car, hélas! je ne puis les lui* renvoyer. *Mais Votre Majesté n'aura qu'à s'adresser à son allié qui, depuis plus d'un an, occupe mon château et pour lequel mon coffre-fort ne doit plus avoir de secret. Je l'autorise à rendre à Votre Majesté les insignes d'ordres que je ne saurais plus porter.*

Votre Majesté comprendra que dans ces circonstances je suis obligé de prévenir Votre Majesté que le jour où elle lèvera les armes contre la France ma patrie, son nom sera rayé du chapitre des chevaliers du Saint-Esprit.

Votre Majesté avait, depuis son enfance, voulu se rattacher à la France, d'abord comme d'Orléans, puis comme Bourbon, et le costume du Saint-Esprit avait toujours été votre ambition. De nombreux portraits le prouvent!

Une autre ambition est née depuis : Empereur d'Orient! et le fils d'une princesse d'Orléans, le mari d'une princesse de Bourbon, a renié ses origines et ses alliances pour se jeter dans les bras de nos pires ennemis.

Le Cobourg-Cobourg a jeté le Masque et a repris son rôle.

Je ne demande pas à Votre Majesté de me renvoyer les insignes du Saint-Esprit que je lui ai fait remettre officiellement jadis. Je veux, au contraire, que ces souvenirs de la France qu'il a trahie soient

toujours un vivant remords qui poursuive Votre Majesté, dont je suis malgré tout le cousin et neveu.

PHILIPPE

Comme il doit être pénible pour ces d'Orléans, qui sont de race guerrière, de rester inactifs, pendant que tous les Français se battent pour défendre notre pays. Il y a quarante-cinq ans Joinville et Chartres avaient trouvé moyen, grâce à d'heureuses complicités, de prendre du service en France. Le prince de Joinville servait dans l'artillerie de marine, et le duc de Chartres était capitaine de chasseurs. Le secret du capitaine Robert Le Fort fut bien gardé. Il put faire toute la campagne. Le Prince de Joinville servant à Cherbourg, fut arrêté par Ranc, qui le garda à vue, jusqu'à ce que le gouvernement de la défense eût statué sur son sort. Gambetta fit embarquer le noble soldat sur un bateau, pour l'Angleterre. Ranc qui n'était pas tendre pour les descendants des maisons souveraines, avait conservé un bon souvenir de l'attitude du Prince et de sa douleur en voyant qu'on lui refusait le droit de mourir pour son pays. Que ne donnerait pas, aujourd'hui, le duc d'Orléans pour avoir

licence de descendre dans les tranchées, et lui, autrefois surnommé Gamelle, de s'exposer aux marmites.

*
* *

La démission de M. Delcassé se produisant de la façon la plus inattendue, au moment où les Balkans prennent feu, a causé la plus pénible impression en France, chez nos alliés et chez les neutres. M. Delcassé, dont la carrière politique avait été jugée et évaluée d'après la haine que lui vouaient Guillaume II et l'Allemagne, représentait, dans les circonstances actuelles, l'opposition absolue aux desseins des Pangermanistes. Il était un de ces hommes-drapeaux qui incarnent une opinion, un système, une politique. Le Kaiser lui avait reproché de chercher à opérer l'encerclement de l'Allemagne, par les alliances Russes et Anglaises.

Au moment d'Algésiras et lorsque le Maroc était pour Guillaume, une apparente cause d'hostilité contre nous, un prétexte à querelle, le renvoi de M. Delcassé du ministère avait été exigé par le Kaiser. C'était un grand honneur pour lui. Il devenait le bouc émissaire de la

France et sa chute imposée à la faiblesse de Rouvier, ne fit que le grandir. Au début de la guerre, lors de la reconstitution du ministère, il avait paru le seul homme capable et digne de diriger notre politique étrangère. Que s'est-il passé qui ait amené son brusque départ?

Les causes en demeurent mystérieuses. Mais il est évident que l'affaire des Balkans y est pour beaucoup. M. Delcassé passait pour être l'homme de la Russie, dans le ministère. On sait que, jusqu'au dernier moment, les Russes ont eu pour les Bulgares, des ménagements extrêmes. Les Anglais aussi, du reste. Quant aux Italiens, qui sont faciles aux embrassades, ils continuent à serrer les Bulgares sur leur cœur, et ils leur disent : « Nous allons nous battre avec vous, mais nous vous aimons bien tout de même. » Si au lieu d'avoir tant d'égard et de douceur, il y a six mois, quand il a été manifeste que la Bulgarie et son Roi étaient d'accord avec l'Allemagne, nous avions été à Salonique au lieu d'aller à Gallipoli, rien de ce qui arrive ne se serait produit.

La manière forte aurait coupé court à toutes les hésitations Grecques et Roumaines. Mais nos alliés n'ont-ils pas fait des objections, qui ont été accueillies par M. Delcassé, ce qui, au

moment où la crise balkanique éclate, le constitue responsable vis-à-vis de l'opinion française de cet échec diplomatique ? D'où sa retraite.

Il serait bien injuste, si tout ce qui vient d'être énoncé est exact, de rendre M. Delcassé responsable de l'insuccès de notre politique Balkanique. Car elle n'a pas été libre. Et, en tout cas, le ministère entier l'a connue, approuvée, et par cela même était responsable au même titre que M. Delcassé. Mais le ministre des Affaires étrangères seul est parti. Il est parti sans explications autres que sa lettre de démission que le Président du Conseil a gardée sans la publier. Elle contenait donc l'exposé des raisons pour lesquelles M. Delcassé se retire. Et ces raisons n'étaient pas bonnes à dire, puisqu'on les a retenues. Elles rehaussaient donc M. Delcassé, qui patriotiquement a consenti à s'en aller, sans s'expliquer, sans récriminer, sans blâmer.

On saura quelque jour la vérité sur cette affaire, parce que tout finit toujours par se savoir. Pour le moment, il nous suffit d'enregistrer l'effet très regrettable qu'a produit ce brusque départ du ministre des Affaires étrangères. Les Allemands exultent. Ils voient déjà la division se mettre dans la Quadruple Entente.

Et la désunion serait, pour eux, le salut. Mais ils n'auront pas ce retour de fortune. Ils devront se contenter de la joie d'avoir vu renverser l'homme qu'ils redoutaient et détestaient le plus.

*
* *

Je persiste à ne pas croire aux plans prémédités d'invasion des Balkans par l'Allemagne, et que la combinaison principale de la guerre fût pour le Kaiser la marche sur Constantinople et la conquête de l'Égypte. Je sais qu'au début des hostilités, une armée ottomane fut réunie vers Damas, avec l'intention de faire, à travers l'Arabie, une démonstration sur Suez. Mais ce ne pouvait être qu'une diversion tentée pour arrêter l'effort anglais, au moment où toutes les colonies envoyaient des défenseurs au Royaume-Uni. La nécessité de défendre Suez et l'Égypte aurait retenu une partie des contingents envoyés de l'Inde et de l'Australie. Mais cette diversion échoua piteusement.

Les quelques troupes qui parvinrent jusqu'au canal, y parurent juste assez pour se faire battre, puis s'évanouirent. Depuis on n'en entendit plus

parler. Les corps d'armée préparés en Asie Mineure furent appelés à la défense de Constantinople. Ils se battent, en ce moment, à Gallipoli. Mais il fallait aux échecs subis sur les fronts de France et de Russie, une compensation retentissante et le Kaiser, toujours pompeux et théâtral a combiné l'expédition vers Constantinople. C'est un grand rêve. On partira du Danube, on écrasera, en passant, la Serbie pour faire plaisir à François-Joseph, on débouchera en Bulgarie, d'où, par la Thrace, le chemin vers Constantinople est libre. Déjà les Turcs se préparent à élever un arc de triomphe à San-Stefano, pour accueillir l'arrivée du Kaiser.

Là, sur la colline d'où, en 1878, l'armée russe, arrêtée dans sa marche, par la volonté de Bismarck contempla de loin les coupoles de Sainte-Sophie, et les minarets de Stamboul, Guillaume II réaliserait le rêve grandiose et somptueux d'une entrée éclatante dans la capitale ottomane. Venu par le chemin opposé à celui qui amena Mahomet II sous les remparts de la cité byzantine, il arriverait enivré par sa gloire, aux acclamations de tout un peuple et étourdi des hourras de son armée. Quelle revanche ce serait de ses échecs de Paris, de Calais, de

Pétrograde. Et quelle splendide manifestation de la puissance germanique.

Depuis Attila et Genséric, jamais pareil parcours n'aurait été accompli à travers les peuples vaincus par un souverain favori de la victoire. De là, par dessus le Bosphore, la marche conquérante passerait en Asie Mineure, s'étendrait sur la Syrie, et, par l'Arabie, arriverait, vague de pourpre, de fer et d'or jusqu'à l'Égypte dont elle soufflèterait les séculaires pyramides, tombeaux des Pharaons. Puis, obliquant vers le Sud, la Perse et l'Inde solliciteraient les désirs et les appétits du Haut seigneur de la guerre. Il ne trouverait plus devant lui Porus et ses éléphants pour lui disputer le passage de l'Indus. Les Radjahs soulevés à son appel écraseraient les Anglais dans leurs possessions et ce que la révolte des Cipayes n'avait pas pu accomplir, lui, Guillaume, n'aurait qu'un geste à faire pour l'exécuter.

Voilà tout ce que contenait en germe la dernière combinaison stratégique du Kaiser lançant Mackensen à l'assaut des ravins de la Serbie. Il en oubliait l'offensive russe, il en dédaignait le front français. Il ne voyait plus que son grand roman militaire. Et les ordres partaient pour activer la marche des troupes, passer le Danube,

prendre Belgrade, marcher sur Nisch, et tendre la main au noble, loyal et généreux Ferdinand de Bulgarie.

Cependant les Serbes ramassés sur leur frontière faisaient front pour recevoir les Austro-Allemands, et d'une première poussée, ils en jetaient soixante mille sur le carreau vingt mille tués et quarante mille blessés. Makensen éperdu demandait des renforts. Et Ferdinand ouvrant les larges narines de son vaste nez aux senteurs de la poudre, regardait d'un œil inquiet du côté de Salonique où déjà les Anglo-Français apparaissaient, dans le roulement ininterrompu des trains amenant leurs corps d'armée et leurs redoutables artilleries. D'un élan, les alliés qui accourent pourraient se jeter sur Sofia et couper les Bulgares de leurs communications, préparer un désordre tel que la Roumanie et la Grèce commenceraient à comprendre quel est leur devoir en jugeant quel est leur intérêt. Un coup d'audace, une bataille gagnée, et la Bulgarie est hors de cause.

Mais ne rêvons pas. Ce qui est inévitable sera. Rien ni personne n'y pourra mettre obstacle. Guillaume, frappé de stérilité par le destin, manquera sa troisième tentative comme il a manqué les deux premières. Voilà les Russes

qui redescendent en Bukovine et qui vont mettre les Roumains en demeure de leur livrer le passage, comme la Grèce nous l'a donné. Faut-il qu'il leur en coûte la Bessarabie? Ce serait pour rien, à l'heure présente. Et le cadeau que le Tzar ferait à la Roumanie, serait compensé au centuple par les avantages que lui vaudrait l'écrasement certain et rapide des Austro-Allemands. Ce n'est que dans une expédition aussi hasardeuse que les Teutons pourraient être battus assez complètement pour que leur puissance militaire s'effondrât d'un seul coup. Sur le Danube, il ne saurait être question d'une guerre de position et la guerre de mouvements pourrait être pratiquée avec toutes ses conséquences. La décision, qu'il est impossible d'obtenir, sur le front occidental, sans livrer une série de combats meurtriers, pendant des semaines, pour arriver à enfoncer les Allemands, une bataille gagnée dans les plaines de Bulgarie nous la procurerait en quelques jours. Il faudrait, pour obtenir un tel résultat, le groupement de nos forces alliées : l'arrivée des Russes déterminant l'intervention des Roumains. Dans ces conditions-là, les Grecs et les Italiens, eux-mêmes, pourraient se contenter de regarder et de compter les coups.

L'affaire ne serait pas douteuse un seul instant. Et, la semaine suivante, nous serions en Hongrie.

*
* *

Je me suis trompé sur la durée de la guerre, que j'avais annoncée beaucoup plus courte. Mais j'ai vu clair dans le jeu des Grecs, des Bulgares et des Roumains. Jamais je n'ai pensé que le félon qui avait traîtreusement attaqué ses alliés pour essayer de leur ravir le gain de leurs victoires, pourrait se conduire autrement qu'il n'a fait, surenchérissant sur la trahison et plat valet du pangermanisme, se donnant des airs de bienveillance vis-à-vis de notre pays, qui lui crache son mépris à la face. Ce faquin couronné ne relève pas de l'épée, il ne mérite que le bâton. Et quand on le chassera de son palais de Sofia, ce sera à coups de pied dans les basques qu'il faudra l'exécuter. Mais j'avoue que j'ai eu une petite déception en constatant la germanophilie de notre illustre et royale confrère Mme Carmen Silva.

La vieille bonne amie de Mlle Vacaresco nous avait donné tant de gages de son affection litté-

raire, elle nous avait carotté tant de dédicaces, et s'était fait fabriquer par nos gens de lettres, et même par la Société des Gens de Lettres, une si cordiale et sympathique auréole en papier doré, que nous étions fondés à croire qu'elle aurait au moins une petite larme d'attendrissement pour nous. Rien du tout! Son cœur est avec la Kultur et elle a oublié tous les éloges que nous lui avons décernés. Mme Adam, qui ne plaisante pas avec le sentiment national, doit être très mécontente. Elle n'aime pas les apostasies. Et Pierre Loti, qui a tant choyé la vieille poétesse royale, en cheveux blancs, comme Béranger, va être obligé de la désavouer comme il a dû faire pour les Turcs. Décidément ces gens d'Orient ne sont pas sûrs, et quand on fait du commerce avec eux, fut-ce commerce d'amitié, on est toujours volé.

* * *

Une institutrice anglaise, miss Édith Cavell, qui habitait Bruxelles, ayant commis la généreuse imprudence de cacher des prisonniers anglais et belges et de leur faciliter la fuite, a été arrêtée par les Allemands, jugée, condamnée

à mort, et exécutée. Exécutée? Vous avez bien lu. Au xxe siècle, une femme charitable, qui, par humanité, a contrevenu aux règlements des envahisseurs de la Belgique, a été exécutée, comme un chien enragé au coin d'une borne.

Que fera-t-on donc aux voleurs, aux assassins, aux incendiaires qui, dans la Belgique torturée, rançonnée, déménagée, ont fait couler parmi les décombres, des torrents de sang? Que devait cette Anglaise aux soldats du Kaiser? Comment et de quel droit l'ont-ils jugée et condamnée? Comment les armes ne leur sont-elles pas tombées des mains au moment de l'exécuter? Ce sont là, pour nous autres Français, pénétrés de solidarité humaine, sensibles à la générosité individuelle, toujours prêts à la pitié, des problèmes impossibles à résoudre. Nous ne comprenons pas. La démence furieuse et la brutalité implacable des répressions exercées par les Allemands sur des gens qui ne dépendent d'eux à aucun titre, d'aucune manière, qui ne leur doivent ni soumission, ni obéissance, ni respect, sont à nos yeux des manifestations monstrueuses.

Les nègres des forêts du centre de l'Afrique ne seraient ni plus injustes ni plus cruels. C'est la régression vers la Barbarie la plus obscure.

Et voilà ce que font des gens qui prétendent à organiser l'Univers. Le ciel nous préserve de leur emprise, de leurs méthodes et de leurs mœurs. Les gorilles de la côte d'Afrique sont plus civilisés qu'eux. En plus de miss Cavell, on compte qu'il y a eu, en Belgique, cinq mille civils, fusillés par les Allemands. Voilà ce qu'ils appellent la paix. Comme dit Tacite : *Ubi solitudinem faciunt pacem appellant.*

Autres façons : Sous le règne de Charles X, des conspirateurs sont poursuivis et l'un d'eux, le plus important, échappe. C'est Barbès. Victor Hugo tout jeune, lui écrit : « Si vous êtes sans asile, venez vous réfugier chez moi. Tous les soirs, la porte de la maison sera ouverte. Vous n'aurez qu'à la pousser pour être à l'abri. » La lettre décachetée au cabinet noir est portée au ministre qui la met sous les yeux du Roi, Charles X va-t-il demander que le poète, qui se rend coupable du crime de recel d'un criminel, soit poursuivi, conformément à la loi? Serait-il Roi de France s'il agissait ainsi? Il dit à son ministre : Il est charmant, ce jeune homme, son acte est noble et généreux, qu'on lui donne une pension sur ma cassette.

Heureusement, Barbès n'eut pas l'idée d'aller demander asile à Victor Hugo. La police le

guettait et il eût été pris chez le poète, comme dans une souricière. En Allemagne, Victor Hugo eût été arrêté, jugé et condamné. Autres mœurs. Les nôtres sont préférables. Du moins, je le pense.

*
* *

Il est des souveraines admirables. Il en est, hélas! de funestes. Nous en connaissons d'héroïques et dignes de toute l'admiration des peuples, telle cette noble Élisabeth de Belgique, qui a voulu partager les dangers de son royal époux, les misères de ses sujets, et les espérances de son armée. Nous en voyons d'autres turbulentes et enfiévrées, qui s'efforcent d'influencer la politique nationale, et qui réussissent, au grand danger et risque des peuples sur lesquels la destinée les a appelées à régner. Telle la reine Sophie de Grèce, sœur de l'empereur d'Allemagne.

Le jour où, dans son palais de Décélie, parmi les lauriers roses des terrasses, et les arcades éclatantes des portiques, elle commença le siège de son époux pour l'amener à penser comme un Allemand et point comme un Hellène, elle

prépara à la Grèce, qui avait repris le cours éclatant de ses glorieuses destinées, des désastres irréparables. Venizelos, le grand Crétois, le Cavour grec, avait commencé, par son habile et audacieuse politique, de rendre à sa patrie une partie des provinces qui constituaient autrefois son domaine national. Il avait reconquis une partie de la Macédoine, Salonique, les îles de la mer Égée, l'Épire, et il tendait ardemment les mains vers l'Albanie. L'Asie Mineure allait s'ouvrir devant lui, lorsqu'une première fois, Constantin le renversa du pouvoir.

La Reine, qui avait dirigé toute la manœuvre qui aboutissait au départ de Venizelos, triomphait, et le Kaiser pouvait lui rendre des actions de grâces. Elle avait été bonne Allemande, sœur dévouée, épouse autoritaire, une maîtresse femme, en somme, et qui tenait à marquer sa place dans l'histoire de ces temps terribles, qui s'écrit avec du sang et des larmes. Mais elle n'était pas quitte avec Venizelos. Et les élections le ramenaient plus puissant que jamais, plus décidé à suivre la politique qui le rapprochait de la Quadruple-Entente, et qui le mettait en opposition formelle avec le Haut Seigneur de la guerre. Le mot d'ordre fut envoyé de Berlin, et la reine Sophie se remit à l'œuvre. L'Europe

entière attendait avec confiance la manifestation loyale de la Grèce en faveur de son alliée serbe. Venizelos avait dit à la tribune : « La Grèce se déshonorerait en laissant écraser la Serbie sans la défendre. » Mais celui qui attaquait la Serbie, ce n'était plus le Bulgare, c'était l'Allemand. Et fidèle au pacte de famille, une seconde fois, Sophie obtenait de Constantin le renvoi de Venizelos.

Le Turc est en marche pour seconder Ferdinand de Bulgarie dans son attaque infâme. Et les Grecs vont assister, de par la volonté du Roi, à l'apparition des anciens tortionnaires de la Macédoine dans les plaines du Vardar. Souffriront-ils donc que ce soient des Français et des Anglais qui viennent d'au delà des mers pour défendre leurs alliés, leurs frères, les héros dont le sang s'est mêlé au leur sur tous les champs de bataille balkaniques ? Rien ne va-t-il s'émouvoir dans la poitrine des descendants de Canaris, en voyant les drapeaux de la France et de l'Angleterre flotter devant leurs yeux, sans qu'ils les suivent à la bataille et à la victoire ? Est-ce possible que le caprice d'une femme puisse coûter si cher à un Roi et à son peuple, et que la dernière lutte pour l'indépendance s'engage sans que les Grecs qui ont

tant sacrifié à leur liberté, viennent en chantant combattre et mourir pour elle? Mais la reine Sophie est une Allemande qui n'a pas voulu permettre un si bel héroïsme. On se félicite à Berlin.

Le jour où l'aïeule de la reine Sophie, la belle reine Louise de Prusse, obtint de son faible époux, le roi Frédéric-Guillaume, qu'il déclarât la guerre à Napoléon, elle transporta d'enthousiasme l'armée prussienne qui se croyait sûre de la victoire. Quelques semaines plus tard, c'était Iéna, la fuite éperdue, la déroute, les dragons prenant les villes fortifiées, le pistolet au poing, et Blücher ramassé, à la frontière russe, avec les derniers débris des armées de Brunswick et de Hohenlohe, parce qu'il n'avait pas été possible de fuir plus loin. L'aventure de son aïeule aurait pu faire réfléchir la reine Sophie, qui est une pure Hohenzollern. Car il y a encore des Français dans l'affaire, et qui ont repris une forme magnifique,

Faut-il lui rappeler, pour son édification complète, que, une fois la paix rétablie, la reine Louise, qui était une des plus jolies femmes de l'Allemagne, se mit en tête de séduire l'aventurier Corse et lui adressa ses plus doux sourires? Lui, impassible, désabusé

et clairvoyant, la regardait, l'écoutait, mais ne répondait pas. Enfin, un soir, à dîner, balançant dans ses mains blanches une belle rose, elle la tendit, en implorant de ses yeux câlins le vainqueur d'Iéna, et lui dit : « Allons, sire, cette rose pour Kœnigsberg! » Napoléon, qui trouvait que c'était trop cher, sourit, et ne répliqua pas.

Il serait déplorable pour la reine Sophie d'avoir à regretter violemment le parti qu'elle a fait prendre à son royal époux. Il en est temps encore. Rien n'est compromis. Et il peut suffire à Constantin de tenir la parole qu'il a donnée à la Serbie, pour sauver à la fois son honneur et l'avenir de la Grèce. S'il marche dans les chemins que lui ouvre l'Allemagne, il donne un démenti à son glorieux passé. Idole de son peuple, qu'il a conduit à la victoire, veut-il risquer d'être maudit par lui dont il aura trahi toutes les espérances? Qu'il cesse un instant de penser à son ménage, pour ne plus penser qu'à sa patrie. Qu'il soit un moins bon époux pour être un plus grand Roi.

*
* *

Au début des hostilités, il y a un an, les neutres se défendaient avec énergie de se

livrer à la contrebande au profit des Allemands et des Autrichiens. Les Danois, les Norvégiens et les Hollandais se récriaient quand on les prenait sur le fait de fournitures surabondantes de denrées, qui dépassaient par trop les besoins de leur pays. Aujourd'hui, ils ne se donnent même plus la peine de masquer leurs fraudes. Ils les accomplissent ouvertement. Et les alliés paraissent blasés sur ces délits, au point de ne plus même essayer de les réprimer. La Roumanie vend toute sa récolte de céréales à l'Allemagne. Et cela passe comme une lettre à la poste. La Hollande vend des chevaux, des bestiaux, de la graisse, de l'huile, des pommes de terre. La Suède expédie des minerais de fer par million de tonnes.

Le blocus de l'Allemagne est donc devenu une pure plaisanterie. A-t-il même jamais été sérieux? A dire le vrai, l'idée de réduire un peuple par la famine n'était pas particulièrement plaisante. Notre générosité française ne s'est jamais accommodée des souffrances imposées à une population civile, pour hâter la capitulation des armées ennemies. Il y a mieux pour obtenir la victoire. C'est la bataille. Malgré les fuites du blocus, malgré les supercheries des neutres nous viendrons à bout de la résistance

allemande. Ce sera à notre canon et à notre baïonnette, maniée par des mains intrépides, que nous devrons le résultat triomphal. Et ce sera beaucoup mieux.

*
* *

La question se pose, en ce moment, de décider si oui ou non il y aura, cette année, un salon de peinture. Les artistes consultés sont d'avis qu'il faudrait tout tenter pour remettre en mouvement les artistes dont les facultés de production paraissent avoir été complètement absorbées par le souci de la guerre. Hommes de lettres, musiciens, peintres, sculpteurs, tous sont d'un même avis : il faudrait reprendre le travail. Et nul n'en a le goût. Saint-Saëns questionné a répondu avec sa sincérité habituelle : « je n'ai pas eu d'autre souci, depuis la guerre, que de combattre la musique allemande moderne que j'exècre. J'ai refusé d'écrire le ballet qui m'avait été demandé pour Monte-Carlo. » De même Gédalge, de même Charpentier. Si l'on consultait les auteurs dramatiques, il est bien probable que la même réponse serait obtenue. Comment penser à écrire des drames, quand

le plus formidable de tous se joue sous nos yeux?

Les romanciers ne sont pas en goût de faire de la psychologie ou de narrer des aventures amoureuses, quand la barbarie entre en lutte avec la civilisation, et que les époux, les fiancés, les amants sont séparés par des catastrophes et des massacres qui brisent les existences, détruisent les familles, et étendent un crêpe sur l'humanité. Les peintres et les sculpteurs, dans leurs ateliers solitaires mettraient des couleurs sur la toile, ou pétriraient la glaise? Mais pour qui? Y-a-t-il encore des amateurs? Et les amateurs ont-ils de l'argent pour acheter des œuvres d'art? Le moyen de le savoir serait d'ouvrir non pas des salons, comme par le passé, et qui se feraient concurrence, mais un seul salon, où les artistes ayant le goût de produire, parce qu'ils auraient besoin de vendre exposeraient leurs œuvres nouvelles. Mais où? Le Grand Palais est une vaste ambulance. Le Petit Palais serait tout indiqué, si la Ville voulait le prêter.

La question est posée. C'est aux sociétés à la résoudre de concert avec l'administration. Tout ce qui servira à restaurer l'activité française dans toutes les branches de l'art, de l'industrie

et du commerce, doit être encouragé. Les Allemands, dans la situation terrible où ils sont, ne négligent rien pour la défense économique de leur pays. Ils s'efforcent déjà de réparer les pertes de leur commerce et de renouer avec le monde entier les liens rompus par la guerre. Ne nous engourdissons donc pas dans une dignité hautaine trop prolongée. L'immobilité stoïque ne doit pas dégénérer en paralysie. Il faut penser à l'avenir et le préparer, en faisant des efforts pour reprendre le mouvement qui assure la vie des organes sociaux.

*
* *

La plupart des prévisions qui avaient été établies sur les développements de la guerre, tant par les Allemands que par nous, ont été démenties par les événements. Nos ennemis avaient fait grand état de leurs Zeppelins et les résultats obtenus par eux ont été fort peu proportionnés aux dépenses qu'ils avaient engagées. Leurs énormes machines volantes n'ont pas fait plus de besogne que les aéroplanes et ont coûté beaucoup plus cher. Nous avions compté

que le blocus de la Mer du Nord et de l'Adriatique amènerait un prompt affaiblissement de l'Allemagne. Il n'en a rien été. Très rapidement les Allemands se sont organisés et la contrebande des pays neutres leur a fourni tout ce dont ils avaient besoin. Il leur en a coûté de l'argent, mais ni leur existence matérielle, ni leurs fournitures militaires n'en ont été sérieusement gênées.

Le rationnement a un instant occupé l'Allemagne, mais avec une extrême habileté elle a joué de la pénurie prétendue des vivres, pour crier misère et essayer d'apitoyer l'Amérique. En réalité, nos ennemis n'ont jamais manqué de rien. Le cuivre, dont ils avaient besoin pour leurs cartouches et leurs obus leur est arrivé en quantité suffisante, si nous en jugeons par l'abondance des projectiles qu'ils répandent sur nous. Par contre, le blocus, au moyen des sous-marins, que l'Allemagne voulait faire subir à l'Angleterre, n'a donné que de médiocres résultats. Le torpillage des transatlantiques a achevé de soulever contre l'Allemagne la réprobation universelle. Le commerce et le transit avec le Royaume-Uni n'en ont pas été arrêtés. De part et d'autre tout ce qui avait été escompté, comme moyen d'action extramilitaire a été sans effet.

La durée de la guerre, elle-même, a donné lieu à des calculs erronés. La plupart des écrivains militaires, tant allemands que français, étaient d'accord pour assigner une durée assez courte aux hostilités. Seul Von der Goltz avait écrit que la guerre se prolongerait jusqu'à épuisement des forces de chaque parti. Mais tous les autres et chez nous, Maillard, Langlois, Bonnal, pensaient que la décision serait obtenue en une seule bataille, après quoi le parti battu ne pourrait pas continuer la lutte par suite de l'ascendant moral pris par le vainqueur.

Nous avons été battus à Charleroi, mais nous n'avons pas perdu courage et nous nous sommes relevés à la Marne. Depuis, nous avons livré dix batailles, dans lesquelles pas une fois nous n'avons eu le dessous, et, quoique nous soyons encore envahis, la guerre, après seize mois de carnage et de destructions, dure toujours ardente et acharnée. Ce ne sera que par l'usure des armées en présence que la lutte se terminera. Car la disproportion des effectifs va se produire dès maintenant, et nos avantages ne feront que s'accroître. Il ne s'agira plus, cette fois, de présomptions, mais de calculs. Et si le raisonnement peut être en défaut, les mathématiques ne trompent pas.

*
* *

Une grande angoisse pèse sur nous, qui sommes dans l'ignorance complète de ce qui se passe en Serbie. On ne nous dit rien : ni combien de troupes nous avons envoyées, ni où elles sont, ni combien d'Anglais les accompagnent. Il est évident qu'on ne peut nous renseigner, sans donner à l'ennemi d'utiles indications. Mais cette ignorance où nous sommes est aussi pénible que celle dont nous souffrions au début des hostilités, quand nous devinions la marche des Allemands, au travers de nos départements du Nord, sans savoir exactement à quel point l'invasion était parvenue. Le danger de la Serbie paraît être extrême. Comment se tirera-t-elle de l'étreinte allemande et du guet-apens Bulgare ? En tout cas, les Anglais et nous, sans une hésitation, nous avons couru au secours de nos alliés, estimant que ce serait nous déshonorer que d'assister tranquillement à leur égorgement.

Il faut admirer, en de pareilles circonstances le sang-froid de la Grèce et de la Roumanie, qui restent l'arme au pied, pendant que les Bulgares défilent le long de la frontière en voci-

férant : « Demain, ce sera votre tour ! » Ferdinand au long nez, ricane et dit à son Radoslavoff : « Ils tremblent dans leur peau, maintenant qu'ils me voient associé aux Allemands et aux Turcs. Ils auront peur bien davantage quand nous descendrons sur Salonique et sur Sérès et Drama. Croient-ils que je leur laisserai un lambeau de Macédoine ou de Thessalie ? Ils rendront tout, et ils devront s'estimer heureux si je leur laisse le Péloponèse. Encore n'est-il pas sûr que je le fasse ! Cela dépendra de mon humeur du moment. Quant à l'autre, le Roumain, qui adresse des discours à son héritier comme le pédagogue qui voyait son élève en train de se noyer dans la rivière, je lui reprendrai Silistrie, la Dobroudja, et le reste. Bucarest est une très ancienne ville qui m'a toujours tenté. L'Empereur de Constantinople ne peut-il avoir le caprice de supprimer la Roumanie ?

Ferdinand au long nez s'esclaffa. Radoslavoff plus sérieux dit :

— Sire, je ne suis pas sans appréhensions. J'ai beaucoup menti, ces derniers temps, et quelque comitadji pourrait avoir la fantaisie de prendre ma peau comme gaine à son Kandjar. Ces gens-là, qu'ils soient Turcs ou Grecs, sont brutaux en diable. Et un mauvais coup est vite reçu.

Je serais fâché de ne pas assister au triomphe de Votre Majesté!

— Vous auriez, en tout cas, une belle page dans l'histoire de la Bulgarie, Radoslavoff, et cette certitude doit voir soutenir. Qu'est la vie auprès de la gloire?

— Votre Majesté en parle à son aise, avec sa bonne cotte de mailles sur le corps et son automobile blindée, pour faire de la route. Mais moi, je me promène en paletot!

— Vous n'êtes pas Tzar, Radoslavoff. Il y a une hiérarchie, dans le danger. Et vous courez beaucoup moins de risques que moi qui suis le grand meneur du jeu!

Il est à penser que ces deux traitres : le maître et le valet, se dégonfleraient de toute leur vantardise, s'ils savaient ce que pense le Kaiser et ce qu'il dit à Bethmann-Holwegg.

— Connaissez-vous Bethmann, une charmante pièce Française intitulée : *Les marrons du feu*. C'est de Musset, celui qui fit le Rhin allemand, en réponse à notre Becker; Ferdinand de Bulgarie a remonté la pièce et la joue lui-même, à notre bénéfice. Il se croit très habile pendant qu'il se brûle les pattes pour nous débarrasser de la Serbie, et nous assurer la route de Constantinople. Il rêve de mettre la tiare des Basi-

leus de Byzance sur sa tête de demi-Français Peut-être lui laisserai-je porter un coin de mon manteau impérial, le jour ou j'entrerai à Sainte-Sophie, pour y entendre le premier office protestant qu'on y dira. Et encore y aura-t-il, ce jour-là, bien de la concurrence. Méhémet, il est vrai, sera à Brousse sa nouvelle capitale. Mais Enver aura des prétentions de Prince. Il y aura l'Autriche, le Bavarois le Saxon et les principicules, qui auront si largement répandu le sang de leurs sujets, qu'il sera difficile de ne pas les traiter honorablement en en faisant mes domestiques. Mais quant à la Serbie, la Macédoine et la Thrace, ce seront de riches dépouilles que je garderai pour l'Allemagne. En Macédoine, ne l'oublions pas, pousse le meilleur tabac de l'Orient, et c'est mon préféré. Nous aurons un beau parcours, Bethmann, quand nous irons de Hambourg à Stamboul, sans sortir de l'Allemagne.

Comme se terminait ce dialogue entre le Kaiser et son chancelier, un grand bruit se fit entendre du côté de l'Ouest. C'étaient de sourdes détonations qui roulaient comme un orage. Les deux interlocuteurs prêtèrent l'oreille. Le haut Seigneur de la guerre fronça le sourcil et dit :

— Encore ces maudits français, qui tirent le canon sur le front, en Champagne, ou ces diables d'anglais, en Artois.

Bethmann fit une grimace :

— Il faudrait, sire, trouver quelqu'un pour tirer les marrons du feu de ce côté-là !

— Bethmann, dit le Kaiser, vous êtes un sot. De ce côté-là, il n'y a que du feu et pas de marrons. Si, avec notre affaire des Balkans, nous n'arrivons pas à diminuer ce feu-là, il faudra que nous y revenions, une bonne fois, pour l'éteindre complètement.

— Sire, murmura Bethmann, avant de nous en aller si loin, il aurait peut-être fallu commencer par là. Quand nous reviendrons, Dieu, notre vieux Dieu, sait, ce que nous trouverons de combustible !

* * *

Nous avons eu tort de railler la diplomatie allemande et de lancer tant de brocards à M. de Bulow, à M. Bernstorff et à M. Dernburg. Sauf un peu trop d'insistance confinant à la maladresse, les agents de l'Allemagne ont été très supérieurs aux nôtres, et nous avons le

regret d'être obligés de constater que pendant que nos journaux criblaient de brillants sarcasmes les *missi dominici* du Kaiser, ceux-ci faisaient sans se laisser décourager la besogne dont nous voyons les résultats dans les Balkans. Ces constatations, pour n'être pas agréables, doivent cependant être faites. Elles ne s'appliquent pas qu'à la France. L'Angleterre et la Russie peuvent en prendre leur part. Nos alliés n'ont pas été mieux servis que nous-mêmes. Nous avons tous manœuvré comme des aveugles et des sourds. Il appert de tout ce que l'on apprend aujourd'hui (il est bien temps !) que c'est pendant qu'il était à Rome, cet hiver, que M. de Bulow a traité pour son maître avec la Bulgarie. Quand il a quitté la villa Malta, pour rentrer à Berlin, au moment de la déclaration de guerre de l'Italie, il parut avoir échoué dans toutes ses entreprises et être accablé de confusion. Il avait en poche la clef des Balkans livrée par Ferdinand de Cobourg. Et il riait sous cape.

Peut-être, même, n'emportait-il pas que cela de Rome, et l'avenir nous édifiera sur le résultat précis de sa mission auprès du gouvernement italien. Évidemment Bernstorff et Dernburg ont, par leur pesante insistance, leurs menées scélé-

rates, et leur impudence à toute épreuve lassé la patience et offensé la droiture des Américains. Mais tous ces agents diplomatiques ont agi, ils ne sont pas restés incapables et figés. Quel qu'ait été le résultat de leurs efforts, ils ont donné au monde l'impression de l'activité, de la persévérance et de l'énergie. Et ils ont, en cela agi sur les esprits.

La timidité de la Grèce, l'inertie de la Roumanie sont commandées par la crainte de cette force obstinée de l'Allemagne. Et c'est un résultat considérable obtenu. En regard de cette ardeur vivante et combative des agents de l'Allemagne, placez la mollesse pour ne pas dire la nullité des représentants de l'Entente. Bethmann ment, Bethmann soudoie, Bethmann menace. Il fait tout ce qui est de sa charge, pour le bien de son pays. Les autres se laissent duper.

L'Angleterre ne veut pas menacer brutalement la Grèce, au moment où ce serait nécessaire. La Russie ménage le Bulgare, même après qu'il a trahi. L'Italie veut tout ignorer de l'Allemagne. Et tous, secrètement, sont pleins d'indulgence pour les Turcs, qu'ils auraient dû écraser dès la première heure. Grâce à Dieu, nous autres en France, nous avons eu un État-

major, et qui nous a sauvés. Mais nous n'avons pas eu de diplomatie et nous avons à peine de gouvernement. Nous nous tirerons d'affaire, tout de même, par la vertu de cet admirable peuple qui répare à force de courage, de fermeté et d'intelligence toutes les fautes, toutes les insuffisances qui retarderont le succès final. En constatant la nullité de notre diplomatie, traitons avec plus d'indulgence la diplomatie de nos adversaires.

*
* *

Au moment où le canon français tonne pour la première fois sur le Vardar, le noble Karageorgevitch adresse au peuple Serbe, l'émouvante proclamation que voici :

Je sais que tous les Serbes sont prêts à mourir pour leur patrie ; ma vieillesse m'a arraché l'épée des mains. Moi qui suis votre Roi, je n'ai plus la force de me mettre à la tête de mon armée pour la conduire dans cette guerre qui nous a été imposée. Je suis un faible vieillard qui ne peut que vous bénir, vous soldats serbes, vous civils serbes, vous femmes et enfants serbes. Je vous ai fait une fois le serment que si nous devions être vaincus dans cette nou-

velle guerre, je ne survivrais pas à la défaite. Je mourrais en même temps que la patrie serait écrasée.

Comparez la douleur du Roi Pierre à l'impudence du Tzar Ferdinand, et vous aurez une juste idée des deux causes qui sont en instance devant la fortune des armes. Si la victoire ne va pas au plus digne, au plus généreux, au plus brave, la justice supérieure qui règle les destinées des hommes et des peuples n'aura pas accompli son devoir.

Mais de cette justice là même, on peut appeler. Et si le Bulgare l'emporte, tout ne sera pas fini. Avec nos alliés, nous le ferons bien voir. En attendant Ferdinand a prononcé pour ses soldats, en bon Cobourg qu'il est, la phrase décisive : « Vous « volerez » à la victoire! » Ils voleront, n'en doutez pas, Ferdinand, et vous n'aviez pas besoin de le leur recommander. Ils voleront, ils incendieront, ils massacreront, comme font les Allemands, et comme ont fait les Turcs.

*
* *

Je ne sais pas ce qui se passe dans les conseils du gouvernement, mais il m'apparaît que tout

n'y va pas au mieux des intérêts du pays. Je ne veux tenir aucun compte de ce qui se dit dans les couloirs de la Chambre. Depuis le premier jour de la guerre, ceux qu'on nomme les réactionnaires, et dont je suis, se sont juré de ne pas prononcer une parole de critique contre le gouvernement, mais il faudrait pour cela qu'il y eut un gouvernement. Car un ministère ne constitue un gouvernement qu'à la condition de gouverner. Je ne ferai aucun commentaire à l'appui de cette remarque. Mais je ne puis me défendre de constater que depuis le départ de M. Delcassé, le ministère a l'air d'une pendule qui a perdu son balancier. Je suis loin de croire que le ministre des Affaires étrangères fût un rouage essentiel de notre actuelle machine gouvernementale. Mais son départ semble avoir jeté dans le désarroi la multiplicité des ministres et sous-secrétaires d'État qui composent le cabinet.

On dit que M. Viviani qui a, paraît-il, un caractère un peu vif, ne serait pas très désigné pour entretenir des relations avec les puissances étrangères. Qu'il fasse donc choix d'un homme de carrière pour occuper le poste, quitte à contrister quelques Peyroux et quelques Frankin-Bouillon qui se croient déjà les

successeurs de Talleyrand. M. Cambon, par exemple, ferait assez bien l'affaire. Si par la même occasion M. Viviani pouvait se priver du concours de quelques personnalités encombrantes, nulles ou suspectes, il aurait bien travaillé pour la défense du pays. Je ne citerai personne. Mais chacun a sur les lèvres le nom des gaillards qu'il faudrait remplacer au plus vite. Qu'il leur substitue des hommes de bonne volonté avant tout, et, si c'est possible, probes et laborieux. On ne demande pas davantage. La France se chargera du reste.

Je me rappelle ce que disait un vieux maître de manège à un cavalier qui trottait en rond, sur le dos d'un cheval : « Monsieur ne vous donnez pas tant de peine pour conduire votre bête, bornez-vous à ne pas gêner ses mouvements. Cela suffira. » Il en est de même pour notre admirable pays : qu'on ne gêne pas ses mouvements et tout ira bien. Il fournit à tout, et s'accommode de tout. On lui demande de l'or, il apporte à la Banque, un milliard et ce n'est qu'une faible partie de l'or qui se cache dans les tiroirs et dans les bas de laine. On lui demande ses enfants, il frémit, mais il les donne.

Et voilà la classe 1917, les petits de dix-huit ans, qui va partir. Les précautions les plus

grandes seront prises pour l'acclimation de nos « Marie-Louise » à la vie militaire. On ne va pas attendre l'hiver pour les rassembler, et les casernes seront aménagées de façon à ce que l'hygiène soit respectée. Le contingent sera divisé en trois classes : les forts, les demi-forts et les faibles. Le travail sera dosé à chaque classe, de façon à aguerrir les demi-forts et les faibles, par des exercices modérés, et un entraînement raisonné. Ces précautions ont admirablement réussi avec la classe de 1915, qui est vraiment superbe. Encadrés dans les vieux régiments, ces jeunes gens sont aussi solides que les anciens et donnent à nos troupes une souplesse et un élan qui rendront leurs attaques irrésistibles.

On ne demande pas au pays que son or et que ses enfants, on lui demande aussi de supporter les privations de la vie chère. Les gens des campagnes s'en tirent encore assez facilement. Mais les gens des villes sont fort gênés pour se nourrir, se vêtir et se chauffer. Le resserrement économique que la guerre a causé dans le monde entier a amené l'augmentation du prix de tous les objets de première nécessité. Et la majoration a pris de si sérieuses proportions que le ministère se prépare à donner aux pré-

fets et aux maires le droit de taxer les denrées de toutes sortes. Ceci peut mener loin. Et peut-être n'est-ce pas le meilleur moyen d'enrayer la hausse. C'est plutôt le moyen de faire disparaître la marchandise. Et le jour où le marché cesserait d'être public, pour devenir clandestin, la situation serait plus mauvaise qu'elle n'a jamais été.

Le droit de réquisition fonctionnerait à la requête de l'État représenté par ses fonctionnaires. La liberté des transactions n'existerait plus. Souhaitons de n'en pas venir à des extrémités pareilles. L'accès de notre pays est ouvert à toutes les marchandises étrangères, c'est la garantie de notre approvisionnement. Avec un peu de méthode, il devra être facile de remédier aux insuffisances qui peuvent se produire, de façon à éviter aux gens besogneux de la gêne et de la souffrance. Cela est d'une extrême importance. Il a été établi dans notre pays une communauté de satisfactions et de privations. Et nous devons prendre chacun notre part de la joie et de la peine. Il faut donc redoubler de soins et d'efforts pour assurer la vie de la masse populaire. Chacun s'associera à cette tâche bienfaisante : les pouvoirs publics, et l'initiative privée. Chacun a déjà commencé.

*
* *

Ces Allemands sont vraiment extraordinaires. Non contents d'avoir usé contre leurs ennemis des gaz asphyxiants, obus lacrymogènes et suffocants, nuages bromés et autres perfectionnements chimiques de l'art de tuer, ils ont inventé pour leurs troupes des pilules enivrantes qui mettent les soldats, au moment de l'assaut, dans l'état où les entraîneurs mettent les chevaux de course, avant de galoper sur la piste. Ils *doppent* leurs régiments. Triste aveu de la mollesse germanique. Ces gens ne sont-ils braves que quand ils n'ont plus leur raison? On nous avait bien parlé des préparations à l'eau-de-vie et à l'éther que le commandement allemand faisait subir à ses troupes, avant de les lancer au combat. Nos poilus nous avaient déjà dit : Ils empoisonnent l'éther! Il paraît que les alcools étaient trop coûteux pour saouler la troupe. L'ingéniosité et l'économie teutonnes ont eu recours à la science. Et les Ostwald ont trouvé une formule enivrante condensée en pilules, qui est d'un usage beaucoup plus simple que les bouteilles et les barriques qu'il fallait apporter dans les tranchées. Au

commandement, les hommes prennent leurs deux pilules, les avalent, et l'effet étant très rapide, la tête égarée, ils marchent à la mort.

Il y a là vraiment quelque chose d'effroyable! Cette dépossession de la volonté, cette suppression du libre arbitre, qui fait de l'homme une sorte de brute privée de la faculté de raisonner, et qui marche à la mort en aveugle, est un véritable crime contre l'humanité. C'est traiter les soldats comme un troupeau qu'on mène inconscient à l'abattoir. C'est l'abolition de toute fierté, de tout dévouement, de tout héroïsme, et le ravalement de la vertu militaire à un acte d'ivrognerie meurtrière. Il faut que le ressort moral des armées allemandes soit bien détendu et bien fatigué pour que leurs chefs aient besoin de recourir à de pareils moyens. Nous savions que les Allemands ne faisaient pas la guerre en dentelles, mais nous ne pouvions pas prévoir qu'ils feraient la guerre en pilules.

*
* *

Lors de la scène dramatique qui eut lieu, avant l'entrée en guerre de la Bulgarie, entre

Ferdinand de Cobourg et les chefs de l'opposition au Sobranié, M. Stambolinski, notable agrarien avait terminé ses vives remontrances adressées au Roi par cette apostrophe : « Prenez garde à votre tête. » Ferdinand, blême de colère, avait répliqué : « Ma tête est celle d'un vieillard. Mais prenez garde à la vôtre! M. Stambolinski n'a pas été long à savoir ce que voulait dire son souverain. Dès le commencement des hostilités contre la Serbie, le député agrarien a été arrêté, traduit devant un conseil de guerre, comme coupable d'agitation antinationale, et condamné à une détention perpétuelle. Voilà comment le Cobourg travaille à l'intérieur. Cela donne une suffisante idée des monstruosités qu'il va accomplir en Serbie. Il est parfaitement décidé à imiter son modèle Teuton et à détruire par le fer, le feu, la captivité, toutes les populations des pays qu'il convoite. Ainsi le Prussien a opéré, en Belgique et dans le Nord de la France, le massacre et la dévastation systématique.

Les choses étant ainsi simplifiées, les vainqueurs n'ont plus qu'à s'installer sur les ruines et dans le sang. M. Stambolinski, qui avait eu le courage de tenir tête au tyranneau de Sofia paie de sa liberté, ses audacieuses paroles.

Espérons qu'il ne les paiera pas de sa vie. Car, Ferdinand est bien capable de faire étrangler ce brave homme, dans sa prison. C'est un procédé à la Turque, qui ne serait pas pour déplaire au futur empereur de Byzance. Mais, patience. Les Français sont déjà sur le Vardar. Les Anglais arrivent, et les Russes, qui ne sont pas encore revenus de l'étonnement que leur a causé la trahison Bulgare, sont en marche. Tout se paiera. Et le compte du Cobourg s'enfle à vue d'œil.

Il fusille les colonels qui répugnent à marcher contre les Russes, la main dans la main des Turcs. Il affirme à ses soldats qu'il n'est question que de mettre à la raison les Serbes et de prendre la Macédoine. Il ment et il massacre, à l'Allemande. Il a beau jeu, vis-à-vis de ses sujets mal instruits et si simples. Mais le jour où la Bulgarie saura ce que son souverain lui cache, quand elle verra le drapeau libérateur des Russes au bout des fusils Bulgares, et qu'elle apprendra que pour servir les intérêts des Allemands et des Turcs, Ferdinand a jeté les Slaves les uns contre les autres dans une lutte fratricide, sa douleur et son indignation seront égales. Le Roi importé, le métèque couronné sera arraché à son rêve

de domination et la parole de Stambolinski aura son véritable sens : Prenez garde à votre tête.

*
* *

Paul Hervieu, vient de mourir. Cet homme heureux n'a pas été malade, n'a pas souffert. Il a été trouvé, au matin, dans son lit, inanimé, calme, souriant, comme pendant le sommeil. C'est la mort de choix. Celle qui frappe au cœur, ou à la tête, en un instant, sans affres, sans regrets, sans souffrances. Le bon ouvrier, sa journée finie, son travail accompli, s'endort et ne se réveille plus. J'ai beaucoup connu Paul Hervieu. Nous faisions partie, l'un et l'autre, de la Commission de la Société des Auteurs. C'était un honnête homme et je l'ai vu, dans des circonstances difficiles, pris entre ses préférences amicales et ses devoirs professionnels ne pas hésiter à sacrifier les amitiés aux devoirs. C'est fort rare, et, dans un temps où les consciences ne sont pas d'une fermeté exemplaire, c'est fort beau. Il y a peu de mes contemporains sur le compte desquels j'aurais à rendre un pareil témoignage.

Tout le monde a connu cet homme de taille moyenne, svelte, l'air jeune, les yeux rêveurs, la bouche grave. Il était extrêmement froid et ne se prodiguait pas en paroles. J'ai assisté à des réunions et à des dîners, où il ne faisait pas entendre le son de sa voix. Quand il parlait, c'était toujours pour dire une chose d'importance. Il n'avait pas toujours raison. Mais tout ce qu'il disait avait une raison. Il avait du talent et surtout il a bien su gouverner sa vie. Il laisse deux ouvrages remarquables : *La course du Flambeau*, au théâtre, et dans le roman : *Peints par eux-mêmes*. La pièce de théâtre est sombre, dure, impitoyable, mais d'une belle observation, et rappelant la manière de Becque, dans les *Corbeaux*. Le roman est un succédané moderne, habile et très édulcoré des *Liaisons dangereuses*. Si Chauderlot de Laclos n'avait pas raconté dans des lettres inégalables les amours de Valmont, de la Présidente de Tourvel et de Mme de Merteuil, il y a de grandes chances pour que *Peints par eux-mêmes*, n'eût été qu'un roman construit comme l'*Armature*. Mais il est et nous n'avons à nous occuper que de sa valeur qui s'avère réelle.

Paul Hervieu fut un des hommes qui possédèrent le mieux le sens de l'opportunité. Il n'y

manqua qu'une fois, ce fut en mourant, au milieu d'une guerre qui accapare l'attention universelle, et au travers d'une crise ministérielle qui inquiète toute la France. Sa fin n'aura pas été suivie d'une pompe pareille à ce que lui promettait la faveur des pouvoirs publics, si les temps avaient été plus propices. Il sera beaucoup regretté dans le monde des lettres où il avait été serviable et confraternel. Il fut un des meilleurs représentants d'une génération d'écrivains qui avaient de la conscience, de la dignité, de la tenue et qui ne ravalaient pas la profession des lettres à un dégoûtant tripotage. Il disparaît ayant obtenu tous les plus grands honneurs, sans paraître les avoir recherchés, et sans que personne puisse dire qu'il ne les avait pas mérités.

*
* *

Les ennemis de M. Millerand ont triomphé du courage, de la ténacité du ministre de la guerre. Après avoir porté, pendant plus d'un an, sur ses épaules le fardeau écrasant de la reconstitution de nos forces militaires, il est renversé par ceux là-même qui avaient le plus

contribué par leur antimilitarisme à nous mettre dans l'état d'infériorité qui a failli causer notre perte. Je sais bien qu'aujourd'hui, il est bien porté d'être cocardier, nationaliste, et tout ce qu'il y a de plus militaire. Les adversaires les plus enragés de la loi de trois ans sont plus poilus que le poil lui-même. Mais il est humiliant de voir le bon ouvrier de la défense nationale succomber sous les récriminations, les critiques de ceux dont il a réparé les fautes. M. Millerand s'en va tranquillement, sans bruit. Il ne fait pas claquer la porte, comme tel de ses collègues, débarqué en même temps que lui. Il a reparu au Palais, le jour même de la constitution du nouveau ministère, reprenant sa robe et prêt à étudier ses dossiers. Ce laborieux va reprendre sa carrière d'avocat. Mais nous le reverrons, un jour, à la tête d'un ministère. C'est un homme dont la France aura encore besoin et qu'elle retrouvera toujours aussi utile, aussi ferme et aussi dévoué.

Du cabinet nouveau il n'y a rien à dire. Il est présidé par M. Briand, qui n'a pas encore donné sa mesure, et qui va avoir l'occasion de prouver qu'il est l'homme que chacun annonce et désire : le grand ministre autoritaire, qui rassemblera toutes les forces de la France, en formera un bloc,

et s'en servira pour écraser le pangermanisme blessé, mais qui fait tête encore. M. Briand a toujours été adroit, l'heure est venue pour lui de se montrer énergique. Il parle bien. Il faut qu'il agisse. La charge qu'il a assumée de diriger la politique étrangère de notre pays, dans les circonstances actuelles, est particulièrement lourde. De grandes erreurs ont été commises par nos alliés et par nous. Les Russes n'ont pas pu se résigner à croire les Bulgares capables de les trahir, et les Anglais ont ménagé les Grecs jusqu'à la dernière heure. Quant aux Italiens, je crois bien, qu'ils sont sans tendresse pour les Serbes, dont ils craignent, bien à tort, les visées sur la Dalmatie et l'Albanie. Il y a donc tout un faisceau de difficultés à résoudre et qui exigera une habileté, une persévérance et, au besoin, une rudesse toutes particulières. Il y a des peuples qu'il va falloir bousculer avec cordialité. M. Briand a eu l'excellente idée de s'adjoindre pour cette tâche, M. Jules Cambon, qui possède une grande expérience et qui connaît admirablement toutes les questions qu'il faudra résoudre. Au ministère de l'Agriculture on a revu avec satisfaction, M. Méline, le robuste Vosgien, au sens pratique, à l'esprit droit.

A la tête du ministère de la guerre et pour remplacer M. Millerand, il a été fait choix du général Galliéni. C'est un administrateur en même temps qu'un soldat. C'est le chef dans toute l'acception du terme. Il sait se faire obéir. On sait dans quelle condition il a pris, au mois d'août 1914, le commandement du camp retranché de Paris et accepté de défendre la ville. Dans sa proclamation, courte et grave, il y avait un « jusqu'au bout » qui en disait long. Du coup cinq cent mille Parisiens s'en furent jusqu'aux confins extrêmes de la France. Ceux qui restèrent eurent une si belle contenance qu'il fut aisé de voir que le général Galliéni trouverait la population prête à le soutenir dans toutes ses résolutions. Le gouverneur et les habitants s'étaient compris. Paris serait défendu à outrance.

Ce fut inutile. Maunoury livra la bataille de l'Ourcq que gagnèrent les deux mille cinq cents taxi-autos de Galliéni amenant des renforts. Aujourd'hui le général devient ministre de la guerre. Nous allons voir l'organisateur de Madagascar, aux prises avec les bureaux du ministère. S'il triomphe de ceux-ci, il aura accompli un treizième travail d'Hercule. Mais ce qui passe tout en importance c'est que le

ministre de la guerre et le généralissime marchent en complet accord. Jusqu'à présent, l'Etat-major a été remarquable. Si rien ne dérange ses plans, nous sommes sûrs de la victoire. Le général Galliéni au ministère, le général Joffre au grand Etat-Major et, tous deux, concourant au même but : écraser les Allemands, nul ne peut douter du succès.

*
* *

Cette effroyable guerre avec ses catastrophes, ses menaces, ses souffrances, ses tristesses et ses espoirs a tellement modifié la direction de l'esprit français, que le changement de ministère, qui, en d'autres temps, eut été un événement considérable, a passé presque inaperçu. On s'est interrogé vaguement : le cabinet est-il composé? Qui en fait partie? Un tel et un tel? Ah! Très bien! Et ça a été tout. Les préoccupations sont ailleurs. La politique laisse l'opinion indifférente. Chacun sait qu'elle est sans intérêt, et qu'elle ne peut-être que nuisible. On s'en détourne donc avec promptitude. Si les braves gens qui s'agitent dans les groupes, sous-groupes, et arrière-groupes de la Chambre,

pouvaient se douter à quel point le public s'occupe peu de ce qu'ils veulent et de ce qu'ils font, ils se tiendraient tranquilles. A l'heure présente, il n'y a que l'armée qui compte. Cependant un grand désappointement s'est manifesté, quand l'absence de M. Louis Barthou, de la liste des nouveaux ministres, a été constatée.

On a trouvé déplorable qu'un homme à qui la France a dû le vote de la loi de trois ans, fût écarté du gouvernement par ceux-là même qui avaient passionnément combattu cette loi tutélaire. Mais l'homme du document vert a marqué M. Barthou du signe de la réprobation, et ce malheureux a encore assez d'influence pour que le parti radical-socialiste ait obéi à ses rancunes et ait proscrit M. Barthou. Dans les circonstances où il faut de l'énergie, de la décision, de la clairvoyance, M. Barthou qui possède ces éminentes qualités, au plus haut degré, est éloigné du pouvoir. C'est au détriment du pays qui a besoin de toutes ses forces vives. Mais le correspondant de M. de Lancken, pour l'affaire du Congo, travaille dans la coulisse, contre M. Barthou, comme il l'avait fait, contre M. de Selves. C'est la même façon d'intrigues ténébreuses. On avait espéré que ces pratiques

malsaines cesseraient et que la politique de la France, purifiée par la grande flamme d'héroïsme, qui a brûlé tous les ferments de division, ne connaîtrait plus les marchandages véreux qui, autrefois, en faisaient le fonds.

*
* *

Les Anglais ne montraient pas une ardeur extrême à courir au secours des Serbes. Les Russes ne pouvaient pas se décider à croire que les Bulgares les avaient trahis. M. Sazonov, à qui la direction de la politique des alliés dans les Balkans avait été confiée, avait agi avec une mollesse sans égale et avait influencé M. Delcassé. De là est venu tout le mal, qui exigera de la part des alliés de nouveaux et plus grands efforts.

Le général Joffre est allé à Londres pour décider avec le gouvernement anglais le plan de campagne qui sera exécuté dans les Balkans. Un accord complet mettra en mouvement les forces nécessaires. Dans ces conditions l'entreprise Germano-Bulgare est vouée à un insuccès certain. Il s'écoulera peu de temps avant que la Roumanie laisse passer une armée

russe débouchant de la Bessarabie et passant le Danube pour prendre les Allemands de flanc. Les forces que von der Goltz amène de Turquie pour renforcer les Bulgares vont se trouver aux prises avec les Russes. Ce serait un beau coup d'œil que celui d'un combat ou les Turcs et les Bulgares accolés tireraient sur les soldats du Czar, sous le regard de la Roumanie indifférente.

Les morts de Plewna pourront sortir de leurs tombes pour souffleter les renégats de la cause slave qui ont vendu leur honneur, à l'Allemagne. Mais les vivants se chargeront de la besogne. Quand il y aura cinq cent milles hommes tant Français, qu'Anglais et Russes, dans les provinces Danubiennes et que la marche vers la Thrace sera devenue impossible aux Allemands, il faudra bien que la Grèce et la Roumanie prennent parti.

Il sera matériellement impossible, qu'elles marchent contre la Quadruple Entente, à moins de vouloir se suicider. Leur intérêt évident sera de se joindre à nos forces et la poussée populaire, à ce moment-là, sera si ardente que les gouvernements d'Athènes et de Bucarest, si inféodés qu'ils soient aux Impériaux, seront hors d'état de résister à l'opinion. Il faudra

marcher, mais dans quelles fâcheuses conditions! Aujourd'hui, leur concours serait précieux. Demain il sera sans valeur. Ils se montreraient courageux, désintéressés, patriotes, en soutenant, tout de suite la cause de la liberté des peuples et des droits de la civilisation. Plus tard, on les trouvera avisés et prudents. Grande différence, au point de vue moral, et combien plus grande encore au point de vue matériel. Hier l'Angleterre offrait Chypre à la Grèce, qui la refusait, comme si elle avait été Hippocrate ayant affaire à Artaxercès. Elle peut être sûre que demain l'Angleterre ne la lui offrira plus.

Les Roumains, auraient pu obtenir beaucoup de la Russie, et aujourd'hui, même, encore. Mais, passé le péril, que vaudra son concours? M. Bratiano, aura un terrible compte à rendre à ses concitoyens. Et il est possible que M. Philipesco le renverse, ainsi qu'il l'a dit, tout comme il l'a déjà fait pour Bratiano père. Et devant ces peuples trembleurs et hésitants, qui, au moment ou les grandes nations de l'Europe combattent uniquement pour le droit et la liberté, se préoccupent, avant tout, de leurs intérêts et de leur sécurité, le monde n'aura que des regards de pitié, et des paroles de dédain.

Ces Roumains et ces Grecs qui tarifent le sang de leurs soldats et marchandent la gloire des armes, sont un objet d'étonnement au milieu de la lutte qui jette une moitié de l'Europe contre l'autre. Ils croient, au prix de leur couardise, éviter de combattre. Ils se trompent. Il se battront en tremblant, mais il se battront tout de même. Et personne ne leur en saura gré. Parce qu'il ne suffit pas de faire les choses. Il faut les bien faire.

*
* *

Les Allemands sont décidément hantés par les souvenirs Napoléoniens. On sait que leur stratégie a la prétention de s'inspirer des théories de ce maître de la guerre. Ils ont essayé de les mettre en pratique. Mais il faut croire qu'il y faut un certain tour de main, car ils n'ont pas réussi dans leurs tentatives tandis que nos généraux, et à leur tête l'admirable Joffre, leur montraient à la bataille de la Marne la manière de s'en servir. Il ne paraît pas douteux que les projets grandioses du Kaiser, qui rêve de gagner Constantinople puis de franchir le détroit, de passer en Asie, et de des-

cendre vers l'Égypte par le Sinaï, ne soit un plagiat du grand rêve de Bonaparte quand, après avoir conquis l'Égypte, il vint échouer devant Saint-Jean-d'Acre, qui lui barrait la route de l'Asie.

C'est le plan de Bonaparte retourné. Le grand homme comptait gagner Constantinople par la Syrie, l'Asie Mineure et planter son étendard victorieux sur Sainte-Sophie. Là, il puisait dans l'immense réservoir d'hommes qu'est l'Empire Ottoman, pour recruter une armée, à la tête de laquelle il marchait sur la Perse et sur l'Inde. Il a raconté, dans ses tristes veillées de Saint-Hélène à ses fidèles, cette prodigieuse histoire. Le Kaiser, pâle imitateur d'un si illustre modèle, songe à reprendre cette fabuleuse expédition. Mais pour exécuter une si grandiose conception, il faudrait le génie d'un Alexandre ou d'un Napoléon.

Et le Kaiser n'est qu'un autocrate violent et déréglé qui prend ses accès de fièvre pour des inspirations de génie, et incapable de rien mener à une conclusion ordonnée, sautille d'idées en idées, comme un écureuil de branche en branche. Il est surtout décoratif et redondant. Il lui faut les panaches, les costumes pour orner les troupes, et les décors à effet pour

encadrer les actions. Ainsi l'armée du maréchal Mackensen est déjà dénommée l'armée d'Égypte. A peine entrée en Serbie, peu assurée d'en sortir, prise dans les neiges, se traînant sur des chemins impraticables, voilà une armée qui porte déjà le nom qu'on donnerait à celle qui se serait emparée d'un pays et y triompherait. L'armée d'Égypte! Tout le Pangermanisme avec sa mégalomanie, tout Guillaume avec ses goûts d'opéra, de tintamare, de caracolade, sont là, dans cette appellation qui ne représente que des nuages, des fumées, du vent: le songe d'un esprit affolé par le vertige des grandeurs.

*
* *

Lorsque le duc d'Albe tenait pour le Roi Philippe II d'Espagne, la province de Brabant et occupait Bruxelles, il avait constitué un tribunal qui, par ses cruautés, mérita d'être appelé le tribunal de sang. Ce fut ce tribunal qui envoya Egmont et Horn à l'échafaud. Il était l'exécration de tout un peuple. Il ne fut pas plus inique, plus féroce et plus stupide que la juridiction teutonne instituée par Von Bissing,

l'actuel gouverneur de la Belgique. Les condamnations à mort pour les hommes et pour les femmes, les peines de la réclusion à perpétuité ou à temps, les arrestations, au gré du caprice ou de la malveillance, et pour un rien les amendes et la prison. C'est ainsi que le représentant du Kaiser prétend organiser la conquête. Il n'y réussira pas. L'esprit de résistance des Flamands est légendaire. Jamais l'étranger n'a réussi à les dompter. Toujours révoltés, toujours prêts à la raillerie ou à la bataille, ils échappent au joug. Von Bissing peut s'en rendre compte. Malgré ses actes de cruauté il n'obtient rien. Il est installé à Bruxelles, il possède la ville. Il ne possède pas les habitants. Nul en Belgique ne veut travailler pour les Allemands. Le peuple meurt de faim, mais il ne cède pas.

Un Belge arrivé récemment de France, et qui, pour passer en Hollande, dût se glisser sous les barrages de fils électriques tendus le long de la frontière, a rapporté sur la vie que mènent ses compatriotes des détails touchants. La plus grande solidarité existe entre les gens de toutes classes. Ils se soutiennent entre eux et ont créé des caisses de secours pour les nécessiteux. Une active propagande est faite pour soutenir l'esprit de la population, et ce sont ceux-là jus-

tement qui s'emploient à cette œuvre patriotique sur qui s'abattent les persécutions allemandes. On sait quel fut le crime de Mme Carton de Wiart: secourir et aider des expatriés Belges, celui de la malheureuse miss Cawell : protéger et soigner des fugitifs anglais, celui de la Comtesse de Croy et de tant d'autres femmes admirables dévouées à leur pays jusqu'au martyre. La prison, les travaux forcés, la mort, voilà la récompense de leur zèle. Quant aux hommes, c'est par centaines qu'ils sont incarcérés, et fusillés ou pendus. La conquête allemande montre à plein ses résultats : le massacre et la dévastation. Depuis quinze mois que l'autorité militaire teutonne tient sous sa griffe le royaume du noble et brave Albert, voilà ce qu'elle a su faire d'un des pays les plus plantureux, les plus policés et les plus prospères du monde : un désert semé de ruines est arrosé de sang.

Beau spécimen de la culture germanique, et du traitement auquel seraient soumis les peuples qui consentiraient à devenir les vassaux du Kaiser. C'est là ce que la civilisation supérieure de la surhumanité que représente la race germanique promet à l'Univers qu'elle rêve de conquérir. Après de tels spectacles, il faudra, pour qu'elle y réussisse, qu'elle noie

toute la terre dans des flots de sang. Ni la noble Angleterre, ni la sainte Russie, ni la fière France, pas plus que la douloureuse Belgique et l'héroïque Serbie ne sont disposées à tendre leur cou au carcan et leurs membres aux fers de l'esclavage. Jusqu'à leur dernier souffle elles combattront pour la justice et la liberté. C'est la volonté de défendre leurs droits qui les anime. Et comme l'a dit à la fin de sa déclaration le nouveau ministère, par la voix de son chef, M. Briand : Nous voulons vaincre. Nous vaincrons!

Quant à Von Bissing, il a un compte largement ouvert sur le livre noir des représailles. La justice outragée par la brutalité féroce des Teutons aura sa revanche. Les martyrs se lèveront, pour accuser leurs bourreaux, comme les monuments dresseront leurs ruines pour désigner leurs destructeurs. Aucune de ces iniquités ne sera passée par profits et pertes. Que les héros de ces forfaits le sachent bien et si leur cœur est insensible à la pitié, qu'il le soit à la crainte. Tout se paiera, à son heure. Et nul, si haut qu'il soit, ne sera à l'abri des responsabilités.

*
* *

Eh bien! Voilà le ministère Zaïmis renversé. Il ne pouvait vivre qu'à la condition de ne rien faire, étant en contradiction formelle avec le sentiment national et la majorité parlementaire. M. Venizelos l'avait laissé vivre à cause de l'embarras où il se trouvait de le remplacer, étant lui-même en opposition directe avec les intentions du Roi. Mais le ministre de la guerre, général Yannakitzas ayant, au cours d'une discussion sur les affaires militaires, pris de grands airs de tête et prononcé quelques paroles un peu vives, la majorité parlementaire a trouvé que le représentant de cette armée qui ne se bat pas, prenait trop des allures de bravache. Elle a hué le ministre et a exigé qu'il vînt faire des excuses. Yannakitzas s'est énergiquement refusé à capituler. Et le ministère a sauté.

Voilà le Roi Constantin bien tranquille. Il va dissoudre le Parlement et ajourner les élections à la fin de la guerre. Il aura ainsi tout le loisir de faire les affaires de son beau-frère Guillaume, pour la plus grande satisfaction de la reine Sophie. Mais la Grèce dans tout ceci,

que va-t-elle devenir? En bonne conscience, qu'est-ce que vous voulez que cela fasse à ce Danois? On ne l'a pas envoyé régner sur la Hellade pour qu'il y ait du désagrément? Il avait éprouvé déjà, dans le passé, de très grands ennuis. Au moment de la première guerre Turco-Grecque, il avait subi, comme diadoque, des revers qui ne l'avaient pas précisément classé comme un grand capitaine. Encore qu'il eût fait ses études à l'Ecole de guerre de Berlin, ce dont il s'est vanté avec ostentation, il y a deux ans, à la table de Guillaume, il avait été outrageusement battu par les vieilles bandes ottomanes. Tombé dans un discrédit absolu auprès du peuple grec, il n'avait été sauvé de son impopularité que par les efforts de M. Venizelos. Le grand patriote avait couvert de son influence le prince royal considéré par les Grecs comme un piètre compagnon. On sait comment il l'en a récompensé.

Il suffit du reste de voir la physionomie de Constantin pour être renseigné sur son caractère. Il a l'air à la fois gouailleur et hypocrite. C'est un homme auquel il ne faut pas se fier. En ce moment, il travaille pour l'Allemagne. Il la trahira, demain, sans le moindre scrupule. Il suffira qu'il y soit obligé pour s'y décider. Evi-

demment ce ne sera pas d'un héros. Mais, depuis un an, nous savons qu'il n'en est pas un, et si nous avions eu le loisir d'exprimer notre pensée sur la manœuvre des neutres, l'opinion publique éclairée n'aurait pas toléré les erreurs diplomatiques qui ont été commises. Mais, pendant douze mois, il n'a été question pour les alliés que de ménager les neutres afin d'obtenir leur concours, quand il était évident qu'on ne l'obtiendraitpas, à moins d'employer la manière forte. Au lieu d'aller aux Dardanelles et à Gallipoli, il fallait débarquer à Salonique et mettre les Balkaniques en demeure de marcher avec nous.

A ce moment-là, les Russes étaient à la frontière de Hongrie, et les Allemands étaient battus sur l'Yser. La censure, en entravant la liberté de la presse, a été cause de toutes ces fautes politiques. Et cependant elle croyait bien, tous les jours, sauver le Capitole! A présent, voilà Constantin, face à face avec Venizelos. Si le grand Crétois était un Gambetta, il s'appuierait sur le peuple et dirait au Roi, audacieusement, le célèbre : se soumettre ou se démettre. Il ne le fera pas. Et alors comment va se dénouer une situation si irrégulière? Constantin, souverain parlementaire, agit en

autocrate, et fait litière de l'opinion publique. Il ne tient aucun compte de la majorité et gouverne suivant ses goûts personnels. C'est bien dangereux. Il lui faut obtenir des avantages pour la Grèce, grâce à ses tractations avec les Impériaux. Mais s'il n'obtient rien et expose son peuple aux entreprises de la Bulgarie, son coup d'État peut lui coûter cher. En tout cas la Grèce, apeurée, tremblante et déclarant par la voix de son gouvernement qu'elle ne veut pas courir les risques d'une guerre dont l'issue est incertaine ne fait pas brillante figure. La guerre n'est pas comme le jeu de macarons où à tous coups l'on gagne. Il y a des chances à courir, et c'est ce qui en constitue la grandeur et la beauté. Mais prétendre gagner sans mettre au jeu, ou retourner la carte, pour voir de quel côté sera le perdant, c'est le fait de ces gens auxquels justement on a donné un nom qui a toujours mécontenté extrêmement les Hellènes.

*
* *

La bataille de Champagne du 25 septembre qui fût une si belle victoire pour nos armes, a

failli être, pour les Allemands, un revers décisif. Il s'en est fallu de deux heures que la retraite générale commençât dans leurs lignes. Les conséquences d'un tel mouvement eussent été considérables. Nous avons appris tardivement, et par les échos de l'étranger, quelle avait été la commotion que les Allemands avaient ressentie de notre brusque offensive. Nous avions su, nous, dès le lendemain de l'action, que la pluie diluvienne qui avait détrempé les glaises de la Champagne avait arrêté l'élan de nos troupes et alourdi leur effort.

Le résultat était magnifique. Mais nous apprenons, aujourd'hui, que nous avons passé à côté d'une victoire éclatante. Il nous en revient de tous côtés des témoignages. C'est le carnet d'un officier allemand qui relate que, rappelé de Douai, en toute hâte, le 25 septembre, il avait trouvé toutes les routes couvertes d'une double rangée de voitures et de camions se repliant vers la Belgique. La retraite était commencée. Un des correspondants militaires du *Tageblatt* de Berlin, M. Kellermann, écrit que le jour de la prise de Loos les batteries allemandes étaient éteintes, et à la merci des Français, quand ceux-ci s'arrêtèrent dans un petit

bois à quelques mètres des batteries sans défense et restèrent là sans avancer. Pourquoi?

« *Pourquoi n'ont-ils pas continué à avancer? Dieu seul le sait. La nuit vient. La nuit du 26. La pluie tombe à torrents. Le lendemain seulement arrivèrent nos réserves. Elles délogèrent les Français... Maintenant, nous sommes reposés et tranquilles. Pourtant nous pensons souvent à cette journée et à cette nuit. Et alors la sueur ruisselle sur nos fronts.* »

Le vent de la défaite irrémédiable passait sur l'armée allemande. Tous les témoignages concordent. Voici celui d'un général allemand, présent à la bataille de Champagne : c'est un journal danois le *Ribe Stifestidemde* qui le publie :

Nous nous préparions à abandonner notre seconde ligne de tranchées. Les batteries étaient attelées, l'infanterie prête à se replier quand, subitement, le terrible bombardement s'arrêta. S'il avait duré deux heures de plus, notre situation devenait plus que critique. La confusion était complète, sans précédent. Le silence soudain de l'ouragan d'artillerie nous donna à tous l'impression d'avoir échappé au désastre d'une façon miraculeuse et sans pareille dans les annales de la guerre.

Pourquoi l'artillerie a-t-elle cessé de tirer? Manque de munitions? Fatigue des artilleurs? Échauffement du matériel? Ce jour-là, nous n'avons pas eu la fortune avec nous. Ce sera pour la prochaine fois. Il est donc constant que le 25 septembre la percée des lignes allemandes était faite et qu'il suffisait d'un effort, cet effort qui décide du destin des Empires, pour que nous forcions les Allemands à une retraite qui dégageait notre territoire. L'occasion était belle. Elle se présentera de nouveau et nous la saisirons, cette fois, en lui faisant produire ses plus extrêmes conséquences. Le retentissement de cette bataille de Champagne a été tel chez les Impériaux que le grand État-major a fait revenir dix divisions de Russie, sur notre front, et que le soulagement qu'en ont éprouvé les Russes se traduit par la reprise de leur offensive.

Le Kaiser furieux a ordonné que des efforts fussent faits sur tout le front pour nous reprendre les points fortifiés occupés par nous à la suite de la bataille. De là ces violents assauts que depuis dix jours, à Arras, à Tahure et à Reims, notre front soutient avec autant de vigueur que de succès. Il est évident que le Kaiser, mécontent de la lenteur avec laquelle

la manœuvre dans les Balkans se développe, inquiet des progrès faits par les Russes depuis quinze jours, se prépare à une action capitale contre notre front, pour tâcher d'amener une décision. Nous y sommes prêts. Nous verrons si le massacreur de Dinant et de Liége, Von Einem, le démolisseur de la cathédrale de Reims, Von Heringen, auront raison de nos braves et loyaux soldats.

*
* *

J'avais entendu dire, je crois même que j'avais lu que le dôme de l'hôtel *Astoria*, qui dépare l'ordonnance obligatoire des maisons de la place de l'Étoile, devait être démoli. Il y avait eu décision, jugement, arrêt, toutes les herbes de la Saint-Jean administrative et judiciaire. Le Conseil d'État avait même, en dernier ressort, donné son avis. Il y a déjà quelques années de cela. Le nommé Geislerr, directeur du susdit établissement avait, sans doute, à sa disposition des autorités plus puissantes que les lois et plus actives que les jugements des Cours, car il n'avait tenu aucun compte des ordonnances et maintenait son dôme envers et contre tous. Il

y avait même installé un observatoire et un poste de télégraphie sans fil. La guerre survint. Quelques laiteries Maggi furent bousculées, dans Paris, des maisons allemandes furent un peu rudoyées. Mais l'*Astoria* resta indemne. Son dôme se dresse toujours, au-dessus de la place, qu'elle désharmonise, et nargue la volonté des Français, les arrêts de leurs tribunaux, et semble en plein Paris symboliser l'Allemagne dans sa prétention de tout dominer.

Je voudrais savoir quelles protections continuent à s'étendre sur cette construction, d'ailleurs fort laide, et lui permettent de s'ériger orgueilleusement en face de l'arc de triomphe. Ne reste-t-il plus une seule équipe de maçons, dans la capitale, pour jeter bas cette excroissance d'ardoises hautaine et brutale ? La laisse-t-on comme un point de repère pour les Taubes et les Zeppelins sur la grande voie qui mène à l'Elysée et au Louvre ? Enfin, pourquoi ce monument prussien est-il plus inexpugnable, que la butte de Tahure ou la main de Massiges ? Le lendemain de la déclaration de guerre, quand on acquit la preuve que l'*Astoria* était un nid de guêpes teutonnes, il fallait jeter bas cette outrageante bâtisse. Et elle est encore debout. Pourquoi ?

*
* *

On annonce qu'un complot contre la vie de Ferdinand de Cobourg a été découvert à Sofia et que la police est à la recherche des coupables. Ceci signifie que tous les ennemis et les créanciers des gens au pouvoir vont être traqués, saisis et massacrés. Si j'avais le malheur d'être Bulgare et si quelque homme puissant me devait cinquante dinars, je ne serais pas tranquille. Les époques troublées sont des instants propices pour la liquidation des inimitiés et des créances. Et en Bulgarie, où on fait tuer un homme pour cent sous et même pour une bouteille de vin, le parti qui s'impose à quiconque n'est pas en admiration devant le Tzar Ferdinand, ou a eu l'imprudence d'avancer des fonds à son administration, est de prendre le chemin de fer et de se réfugier... A vrai dire, où se réfugier ? Où peut-on être en sûreté ?

La Roumanie frémit d'impatience, casse les carreaux des ambassades austro-allemandes, et conspue le gouvernement. La Grèce, abrutie par la peur, ne sait plus de quel côté se tourner pour échapper au cauchemar de la guerre, et commence à se demander si l'horreur de la

bataille, ne serait pas préférable à l'angoisse de son indécision. La Turquie, gouvernée par une poignée de forbans à la tête desquels paradent Enver et Talaat, verse le meilleur de son sang pour combattre ceux qui furent ses plus sûrs amis, et préparer son vasselage. Où trouver la sécurité? L'Orient est en feu, après l'Europe, et avant l'Asie et, de quelque côté que le regard se tourne, le sang et l'incendie rougissent l'horizon.

On peut prévoir ce que le sombre scélérat de Sofia va tirer de cette prétendue menace de complot contre sa vie. Il avait déjà fait enfermer dans une prison, pour le reste de ses jours, le courageux Stamboulinski, ce député agrarien qui lui avait donné le menaçant conseil de « penser à sa tête ». A l'heure actuelle tout ce qui, des ennemis de Ferdinand, n'est pas en fuite, est incarcéré ou mort. Mais tout se paiera. Rien ne pourra prévaloir contre la logique des choses. Il est matériellement impossible que le Bulgare réussisse dans sa tentative de domination des Balkans, comme il est impossible que son chef de file, le Kaiser, mène à bien son projet d'hégémonie mondiale. On ne peut pas dominer les éléments contraires et les contraindre à obéir. Le Grec ne s'entendra

jamais avec le Bulgare, pas plus que le Roumain avec le Turc, ni que le Serbe avec l'Autrichien. Comment Ferdinand résoudrait-il cette quadrature du cercle qui consisterait à réunir sous son autorité le Roumain, le Serbe et le Grec?

L'Italie ne le supporterait pas. L'Autriche ne le supporterait pas. Aucun des peuples, qu'il rêve d'asservir, ne le supporterait. Son rêve est donc irréalisable. L'habileté du Kaiser a consisté à lui faire croire qu'il l'était, et à l'entraîner à sa suite dans la guerre contre la Serbie. Mais la Serbie vaincue — si elle l'est — il faudra vaincre la Grèce. Et après la Grèce, la Roumanie. Folie! Chimère! Ce plan est aussi vain que celui des Impériaux qui ont cru pouvoir battre les Russes, les Anglais et les Français, successivement et qui y ayant échoué, ont la prétention de les battre collectivement. Le temps soufflera sur ces beaux projets, et les réduira à rien, comme des bulles de savon qui crèvent en l'air. Cobourg, triste personnage, profitez de vos passagers avantages pour anéantir dans votre capitale tout ce que vous y comptez d'ennemis. La période favorable ne sera pas de longue durée.

*
* *

Le commerce français, nous l'avons déjà dit depuis longtemps, n'a vu dans les calamités de la guerre qu'une occasion plus favorable d'exploiter le public. A peine la guerre était-elle entamée que déjà les marchandises en magasin commençaient à subir des majorations. On ne manquait encore de rien. Mais peut-être allait-on manquer, et il fallait se hâter de profiter d'une hausse possible. Voilà ce qu'on peut appeler du patriotisme. Et n'est-il pas beau le raisonnement du commerçant qui se dit : je vais ajouter aux difficultés que l'ennemi nous crée, quelques difficultés de mon cru, afin de rendre la situation plus grave encore ? Sous la première Révolution les affameurs publics étaient pendus à la porte de leur boutique, les agioteurs qui profitaient des malheurs publics étaient poussés devant le tribunal révolutionnaire, et guillotinés. On a ainsi privé de leur tête quelques coupables, et bon nombre d'innocents, parce que dans les périodes révolutionnaires on n'a pas la vue très nette, et qu'on fait volontiers des fournées et des blocs.

Aujourd'hui, nos mœurs sont plus douces,

on ne songe pas à dresser l'échafaud pour les accapareurs, les exploiteurs et les profiteurs. Dieu sait, cependant, s'ils sont nombreux! Je connais des gens qui vendent des vêtements, des souliers, des fusils, des canons, des obus, qui n'ont ni vêtements, ni chaussures, ni armes, ni munitions d'aucune sorte et qui sont de purs et simples courtiers. Ils gagnent des sommes énormes, ces parasites, en faisant payer à l'État ce qu'ils lui procurent, avec des majorations excessives. Il y a de ces gaillards-là qui sont jeunes, solides, bien portants et pourraient faire du service armé ou tout au moins auxiliaire. Par une grâce inexplicable, ils se bornent à acheter pour revendre avec de gros bénéfices. Et c'est un des scandales les plus éhontés de cette époque frémissante et troublée. Le prix des denrées de consommation est, à la faveur de ces diverses combinaisons commerciales, arrivé à une telle exagération, que les pouvoirs publics ont dû s'émouvoir. Le ministre de l'Intérieur a préparé un projet de loi, complément de la loi de 1791, sur la taxation du pain et de la viande, qui permettra d'établir des maxima que les marchands ne pourront pas dépasser. Les maires et à leur défaut les préfets pourront fixer

ces prix, de façon que la population ouvrière ne soit pas à la merci de l'acquisivité impitoyable des détaillants. Certaines denrées ont augmenté de plus de 100 p. 100. La viande, par exemple. Évidemment, il est déplorable d'être obligé d'en venir à des mesures qui sont révolutionnaires, et rompent délibérément avec le principe de l'offre et de la demande, qui règle le marché, en temps ordinaire. Mais il n'est pas possible de laisser le peuple manquer du nécessaire, pour que certains aient plus de facilités pour s'enrichir. Il n'est pas douteux que les mesures prises par le gouvernement suffiront pour ramener l'ordre dans les transactions. Entre la honte d'être poursuivi comme affameur public et le désir de réaliser de gros gains, les commerçants n'hésiteront pas. Ils reviendront à la modération et à la sagesse coutumières.

***

La vie à Paris n'est pas ce qu'elle était avant la guerre, ni même ce qu'elle fût à Bordeaux, au début des hostilités. Le vent de l'aile droite allemande passant à dix lieues de la Ville avait

balayé toutes les anciennces frivolités. Et lorsque les émigrés à l'intérieur, qui avaient fait un petit Coblence à rebours sur les bords de la Gironde, se décidèrent à rentrer, ils trouvèrent une population grave, résolue, et qui ne répondait plus du tout aux ohé! ohé! Entre le Paris qui s'en était allé et celui qui était resté, il y avait eu la bataille de l'Ourcq, dont les sourdes détonations avaient empli tous les Parisiens d'émoi d'abord, puis d'espérance, et enfin de joie.

Depuis, Paris est resté sérieux. Ceux qui rêvent de venir s'y amuser comme on le fit autrefois feront bien de ne pas s'attendre à des ivresses débordantes. On est fort calme, même à Montmartre, et en dépit des affiches monumentales qui annoncent que le célèbre X... chante « chez lui » et que le fameux Z... a fait sa rentrée, la vie théâtrale est sans éclat. Les plaisirs du soir sont fort restreints, et cela par suite du manque d'éclairage et aussi du manque de voitures. Les restaurants et les cafés ferment à dix heures. Et alors les rues sont plongées dans une obscurité profonde. Les auto-taxis ont disparu, parce qu'il y a dans ces ténèbres plus d'accidents à récolter que de pourboires. Et le piéton livré à lui-même,

comme un aveugle qui aurait égaré son caniche, n'a d'autres ressources pour trouver son chemin que de tâter la bordure du trottoir, en se cognant à toutes les poubelles. Il n'y a donc pas de vie nocturne, en ce moment à Paris.

Les demoiselles font comme les poules et se couchent de bonne heure. C'est excellent pour leur santé, mais cela manque de fantaisie. Tant que la guerre durera, il faut se résigner à ces tristesses. Dans la journée, l'activité de la ville est grande. La population très dense, car les hommes sont nombreux mêmes les jeunes, va à ses affaires ou à ses plaisirs. Les magasins, où manquent les commis, ne sont pas encombrés par les clients, et il est facile de se faire servir. Les grands bazars où la clientèle féminine a l'habitude de se fournir de fanfreluches sont toujours très fréquentés. La mode n'a pas perdu son prestige, et malgré la guerre Paris a encore donné le ton à toutes les femmes d'Europe et d'Amérique. Vainement la presse teutonne a décrété que le goût serait Berlinois. Les gens de Berlin eux-mêmes ne se sont pas inclinés devant cet ordre. Ils ont accepté la mode parisienne qui veut que les robes soient à jupes larges et courtes, laissant voir le pied jusqu'à la cheville, et au besoin jusqu'au mollet. C'est

la robe-trotteur par excellence, et qui répond aux leggins des hommes, et aux kilts des Highlanders, qui révolutionnent nos boulevards avec leurs genoux nus, et leurs petits bonnets ornés du chardon d'Écosse.

Dans les clubs, c'est la vie calme et réfléchie. On n'y est pas gai, parce que la liste des morts s'allonge tous les jours, et que presque tout le monde est en deuil. Dans la bourgeoisie riche, on ne reçoit pas, ou dans la plus grande intimité, et certaines grandes maisons laissent les housses aux meubles des salons de réception, pour marquer que durant la guerre on ne donnera pas de fêtes. La charité seule accapare toutes les bonnes volontés. Il y a des ouvroirs partout, où les ouvrières trouvent du travail qui les aide à vivre, et produit des amoncellements de chemises de flanelle, de caleçons de laine et de chandails, cache-nez, passe-montagnes, et autres articles destinés à nos poilus des tranchées. Chez moi, toutes les femmes manient les longues aiguilles d'acier, du soir au matin, et la grande machine à tricoter a été confiée aux soins d'une jeune réfugiée de Soissons, qui va épuiser toutes nos provisions de laine, et elle coûte seize à dix-huit francs le kilo. Voilà ce qu'est, en ce moment, la vie de Paris. Il n'y a

pas grande différence avec la vie de la province.

Les Champs-Élysées ne savent plus ce que c'est que les beaux équipages, et hier tous les passants s'arrêtaient révolutionnés par le passage d'un coupé attelé de deux magnifiques chevaux noirs. Je crois bien que ce sont les seuls qu'il y ait à Paris, et ils appartiennent au Président de la République. Quant au Bois de Boulogne, c'est un désert, et il faudra le printemps, pour y ramener des promeneurs. Nous devons attendre la victoire, pour que Paris reprenne sa physionomie des anciens jours. Celle des temps heureux où personne ne croyait à la guerre, ne pensait qu'au plaisir, ou celui qui aurait annoncé les horreurs auxquelles nous avons assisté, depuis près d'un an et demi, aurait été traité de malade et dirigé sur un établissement d'aliénés.

*
* *

M. le général Galliéni qui a tout l'air d'un homme à poigne, vient de prendre quelques mesures qui ont consterné les bureaux de la guerre. Il a donné l'ordre à tous les officiers de l'armée active qui sont dans l'administration, depuis le commencement de la campagne, de se

diriger vers leurs dépôts, pour être versés dans les régiments et être remplacés par des officiers blessés et qui sont sans emploi. Quoi! Nous n'allons plus voir tous ces brillants officiers tirés à quatre épingles, sans une moucheture de boue à leurs jambières bleues, ni à leur dolman horizon? L'homme implacable qui met à la raison les Sultans africains et détrône les Reines, a terminé les loisirs de tant d'embusqués qui parcouraient Paris dans de si belles automobiles militaires faisant du cent à l'heure, au grand détriment des lampadaires, avec lesquels ils jouaient aux quilles, et des passants qu'ils bousculaient sans ménagements. Y aurait-il donc quelque chose de changé, rue Saint-Dominique, et les bureaux n'y seraient-ils plus les maîtres? Des rumeurs se sont produites, des imprécations, des reproches. Tout est à l'envers, la hiérarchie, les traditions, la lenteur, la paperasserie, les habitudes, l'encombrement. Chamillart, lui-même, n'y retrouverait pas ses petits. Est-ce qu'on va être obligé de penser à la France, au lieu de penser à soi-même? Et va-t-il falloir travailler quand on s'était si bien arrangé pour ne rien faire? Quelqu'un m'a dit hier : le général Galliéni? Il est aussi terrible que le général André! — Comment! Il fait des

fiches? — Plus grave, monsieur! Il fait des enquêtes, non sur les opinions, mais sur les capacités! Il juge, il tranche, il rogne! Comprenez-vous, monsieur, il n'y a plus de droits acquis!

On ne pourra plus commettre une erreur, ou manquer une opération, sans en être rendu responsable! Alors ou va-t-on? Il va falloir que chacun soit à son affaire, et paye de sa personne. C'est le chambardement, la confusion, la fin de tout!

— Oui, mon ami, la fin du laisser-aller, de l'imprécision et de l'insuffisance, dans des circonstances ou l'existence matérielle et morale de la France est engagée et où il faut vaincre ou mourir. Salut au ministre hardi, qui ose contraindre chacun à faire son devoir. Bonne chance au grand soldat qui a sauvé Paris, à la bataille de l'Ourcq, avec le noble Maunoury, et qui va s'employer à chasser le Teuton hors de nos frontières.

FIN DU 10e FASCICULE

Saint-Denis
Imp. Ve Bouillant et J. Dardaillon

IMP. JULIEN FRAZIER, 43, R. LAFAYETTE, PARIS.